

Qui l'aurait cru ?

LE CONGRÈS INTERNATIONAL

"Langue et culture
judéo-espagnoles" des
17 et 18 juin n'aurait
pu se tenir sans :

- L'obligeance de
Monsieur Mounir
Bouchenaki,
le Sous-Directeur
général pour la culture
de l'UNESCO qui a
proposé la belle salle IV
pendant deux jours,
et le patronage
de Monsieur Koichiro
Matsuura,
Directeur Général
de l'UNESCO.

- La Fondation
Française pour
la Mémoire de la
Choah, présidée par
Madame Simone Veil,
qui a offert une sub-
vention pour couvrir
tous les frais annexes.

- Le Fonds italien
Emilia Valori
pour la Sauvegarde
des Traditions, qui
a offert une bourse
pour aider à ce que
les résolutions prises
soient suivies
de réalisations à court
et moyen terme.

Nous leur exprimons
à nouveau
notre gratitude.

La Rédaction

Nous reprenons en effet le titre de
notre éditorial du numéro 41, il y a
six mois : "Qui l'aurait dit ?"
Entretemps, ce grand congrès à l'UNESCO
s'est bien déroulé, devant plus de 250 per-
sonnes écoutant attentivement des interve-
nants de treize pays différents.

En pages suivantes sont reportées les résolu-
tions adoptées, liste non-exhaustive de tout ce
qu'il serait souhaitable d'entreprendre pour
enseigner, répandre et faire mieux connaître
notre langue et notre culture, dans un laps de dix
ans, puisque c'était la demande formulée par
l'UNESCO. Figure aussi la liste des intervenants.

Il est pratiquement impossible de reprendre
tout ce qui s'est dit dans les interventions, mais
nous nous attarderons un peu sur l'esprit, et
aussi sur le non-dit.

Le point important, crucial, à mesure que les
derniers natifs des Balkans qui parlent spontané-
ment, familialement la langue, vieillissent, est
celui de la transmission familiale directe : c'est un
devoir de parler la langue aux plus jeunes. Puis il
faut recourir à la transmission indirecte c'est à dire
l'enseignement avec tout le matériel nécessaire.

Au titre du non-dit, il est important de noter la
décision des organisateurs de n'admettre
comme langues de travail que le français et le
judéo-espagnol (très incidemment l'espagnol).
Il en est découlé qu'il ne s'est pas seulement agi
d'une réunion sur la langue, mais d'échanges
dans la langue. Et nombre de personnes (c'est le
cas d'une intervenante stupéfaite qui l'a avoué à
la tribune) se sont découvert la possibilité,
l'aptitude à laquelle elles ne croyaient pas elles-
mêmes, de comprendre et de parler le judéo-
espagnol, langue enfouie, mais non perdue !
Une preuve supplémentaire réside dans la très
petite proportion de casques de traduction
simultanée sur les oreilles, bien observée depuis
la tribune. Quelle satisfaction !

La compréhension réciproque fut d'ailleurs
toute simple avec les Espagnols et les hispano-
phones présents. Pourtant avaient été prohi-
bées toutes les discussions récurrentes sur la
prononciation, le système graphique et les
variantes de la langue : le judéo-espagnol fut
durant deux jours une langue de communica-
tion, une *lingua franca*. Les interlocuteurs se
comprenaient sans difficulté, et ceci est particu-
lièrement encourageant !

Les organisateurs n'avaient pas désiré un
colloque de personnes ou chacun(e) traiterait
de ses travaux et de ses centres d'intérêt, mais
un colloque de représentation nationale où cha-
cun(e) est intervenu brièvement (le temps de
parole avait été sévèrement limité en fonction
du nombre d'intervenants) pour rapporter la
situation de notre culture dans son pays, treize
pays. La présence du délégué à la culture et au
patrimoine du Conseil de l'Europe accentuait
cette impression d'universalisme.

Si la première journée fut consacrée à établir
l'état des lieux : "Où en sont notre langue et
notre culture dans chaque pays concerné ?", la
seconde fut occupée à exposer des projets
d'édition livresques, phoniques ou autres, - dont
certains sont déjà lancés - des besoins
d'enseignants, des vœux de rapprochement, de
cohésion, de mise en commun des acquis pour
progresser plus efficacement dans le maintien et
le renforcement de la langue et de la culture. □

La Rédaction

SOMMAIRE

N° 43

<i>Éditorial</i>	1
Résolutions du Congrès	2-4

Livres

<i>Shalom India</i>	4-5
<i>What's behind a name</i>	6
<i>Los kaminos s'incheron de arena</i>	6
<i>Shalom Bwana</i>	7
<i>Hijas de Sara</i>	7-8
<i>Le jour où Lacan m'a adopté</i>	8-9
<i>La Megila de Saray</i>	9

Itinéraires exemplaires

<i>Chikes en Buenos-Aires</i>	10-11
-------------------------------	-------

<i>Études</i>	12-14
---------------	-------

<i>Revue</i>	15-16
--------------	-------

<i>Muestra lingua</i>	17
-----------------------	----

<i>Musique</i>	18-19
----------------	-------

<i>Kozas i otras de Sefarad</i>	20
---------------------------------	----

Résolutions

A la fin du colloque qui s'est tenu au siège de l'UNESCO à Paris les 17 et 18 juin 2002, dans le cadre de l'année du patrimoine culturel, au sujet du judéo-espagnol et de la culture qui constituent un patrimoine intangible, le texte suivant fut adopté.

RÉSOLUTIONS POUR LA CONSERVATION ET LA PROMOTION DE LA LANGUE ET DE LA CULTURE JUDÉO-ESPAGNOLES

■ ENSEIGNEMENT

Considérant la nécessité d'améliorer l'infrastructure pour l'enseignement de la langue et de la culture judéo-espagnoles, il nous semble nécessaire de :

1. Former des professeurs de ladino pour les divers niveaux (école primaire, lycée, université et cours d'adultes).
2. Préparer et publier des manuels d'étude et de livres auxiliaires tels que : tableaux de conjugaison, dictionnaires, morceaux choisis etc. Créer des outils d'apprentissage adaptés aux communautés dispersées, des méthodes de langues en auto-apprentissage avec outils sonores et visuels, traduction des méthodes d'enseignement dans les différentes langues des Judéo-Espagnols .
3. Préparer des outils universitaires tels que grand dictionnaire et grammaire historique. Publier les monographies érudites sur la langue judéo-espagnole, un atlas linguistique de la langue. Organiser des banques de données accessibles à tous les chercheurs.
4. Créer des cours d'été pour étudiants et animateurs culturels.
5. Faciliter l'ouverture des cours de ladino dans les divers cadres scolaires existants, en Espagne et dans les différents pays de la diaspora.
6. Préparer des cours de ladino sur cassettes (audio et vidéo), disquettes d'ordinateurs, voire un CD-Rom sur la langue et la culture judéo-espagnoles.
7. Organiser des séminaires de formation d'étudiants sur des lieux culturels judéo-espagnols avec appel aux ressources communautaires locales en matière de formation et de conférenciers (comme les séminaires sur le yiddish de New York).
8. Créer des ateliers d'interchanges de professeurs spécialistes du judaïsme, des études hispaniques, de la langue et la littérature, de l'histoire des Judéo-Espagnols.
9. Encourager la mobilité des étudiants entre les divers centres enseignant la langue et la culture judéo-espagnoles.
10. Faciliter le lien entre l'État d'Israël et les pays de la diaspora pour améliorer les connaissances en langue et culture sépharades.

■ PUBLICATIONS

1. Encourager et soutenir la publication de livres ainsi que de journaux et revues en judéo-espagnol/ladino.
2. Créer une ou plusieurs maisons d'édition de livres en ladino ainsi qu'un fonds de publication pour les collections existantes.
3. Publier des catalogues des livres en ladino, disponibles dans les bibliothèques universitaires et publiques, voire privées.
4. Aider à la diffusion des livres en ladino avec la collaboration des grands réseaux de librairies, l'internet, etc.
5. Publier et éditer les dictionnaires anciens et monographies manuscrites sur le judéo-espagnol.
6. Créer une collection bilingue (dans les diverses langues parlées par les judéo-espagnols) de textes littéraires anciens et contemporains, avec une distribution large qui en rende l'accès facile.
7. Encourager et soutenir des publications pour la jeunesse, spécifiquement les enfants : alphabets, contes, comptines, jeux, bandes dessinées, etc...
8. Créer des catalogues digitalisés des dictionnaires sur internet. Et un centre de ressources internet pour la recherche.
9. Susciter la création littéraire en judéo-espagnol par l'ouverture de concours et l'attribution de prix.

■ CONSERVATION ET DIFFUSION

1. Intensifier le travail d'enregistrement de contes, chansons et proverbes judéo-espagnols et la création d'un catalogue des grandes collections. Favoriser la publication de cassettes et de CD afin de mieux diffuser le patrimoine chanté.
2. Financer l'acquisition de livres et documents écrits en ladino ; les cataloguer, transcrire et étudier leur contenu.

3. Organiser des rencontres périodiques entre les responsables des diverses collections pour coordonner leur travail.
4. Enrichir les musées qui existent, en créer éventuellement de nouveaux grâce entre autres à un plus grand effort pour acquérir des pièces qui puissent donner une meilleure idée de la culture, matérielle et immatérielle, des communautés sépharades.
5. Encourager et appuyer la représentation d'œuvres de théâtre en ladino.
6. Enregistrer sur microfilms et entreprendre une collecte auprès des particuliers des journaux judéo-espagnols dispersés dans le monde.
7. Créer des archives audiovisuelles des coutumes usages et rituels judéo-espagnols, des fêtes domestiques et religieuses, de la cuisine, des pratiques domestiques, etc... réunir et enregistrer les mémoires de la Shoah et les récits de vie en judéo-espagnol.
8. Réunir la production photographique et cinématographique judéo-espagnole ou sur des thèmes sépharades, la conserver et en accroître la diffusion et la distribution.
9. Organiser des campagnes de collectes auprès des particuliers de documents, correspondances privées, cahiers de cuisine ou de chansons, photographies, etc.

■ TRANSMISSION

1. Intensifier le travail à travers l'internet : explorer et adopter toutes les possibilités que nous offre ce réseau afin de permettre une meilleure communication en ladino sur les divers aspects de la culture judéo-espagnole.
2. Créer des itinéraires culturels aux centres du judaïsme sépharade, tels que ceux proposés par la Fondation *El Camino de la Lengua Castellana*.
3. Appuyer les centres universitaires européens dans leurs efforts pour mettre en place et faire rayonner la culture, la langue et la littérature judéo-espagnoles.
4. Créer un centre patronné par l'UNESCO pour la coordination des initiatives espagnoles, européennes et mondiales au sujet des grands travaux internationaux concernant le judéo-espagnol.

NOTE : Les scripteurs ont réuni ici les suggestions qui sont apparues fructueuses au cours des débats, dont certaines se recoupent.

Il n'échappera à personne que tout n'est pas réalisable tout de suite et qu'il faudra hiérarchiser les besoins, s'adapter aux initiatives spontanées et en susciter d'autres.

A ce propos, et si vous avez un projet déjà structuré, faites-le savoir ! (cf. page 20)

PAYS	PARTICIPANTS
Allemagne	Winfried Busse Michael Halevy
Argentine	Hélène Gutkowski
Bulgarie	Dora Mancheva Vladimir Paounovski
Croatie	Ivana Burdelez
Espagne	Luis Alegre Galilea Laura Malo Garayoa Matilde Gini de Barnatan Pilar Romeu Salvador Santa Puche
Etats-Unis	Gloria Ascher Rachel Amado Bortnick David Siman
Europe (Conseil de l')	José-María Ballester
France	Jean Carasso Gaëlle Collin Isaac Papo Marie Christine Varol
G^{de} Bretagne	Claudia Roden
Grèce	Erika Perahia-Zemour
Israël	Shlomo Gitai (interprète) Aaron Koen Matilda Koen-Sarano Avner Pérez Aldina Quintana Moshe Shaul
Italie	Esther Fintz-Menasce, Laura Minervini
Serbie	Drita Tutunovic
Turquie	Yusuf Altintash Beki Bardavid Klara Perahya (groupe musical) : Los Pasharos Sefaradies

Il nous a semblé intéressant de rapporter ici, parmi les réactions qui nous sont parvenues, celles de trois personnes parfaitement extérieures à notre culture, et qui ont assisté aux travaux du Congrès simplement pour s'informer d'un fait culturel duquel elles étaient étrangères.

NDLR

¹ Notre correspondante est bien intentionnée mais mal informée : nous disposons de nombreux textes, manuels, dictionnaires etc. mais il est toujours nécessaire d'élargir la palette de ces outils de travail !

NDLR

REGARDS EXTERNES

■ Parmi les diverses interventions, toutes de grande tenue, j'ai été impressionnée, interrogée même, par l'intervention de Mme Dora Mancheva à propos du développement d'une base écrite, "académique" à donner au ladino. Je comprends parfaitement les réactions de certains participants, je sais la valeur, les valeurs, des transmissions orales, familiales, mais j'en connais aussi la fragilité. Je ne puis qu'être de l'avis de Mme Mancheva pour la survie du ladino ; parallèlement aux transmissions orales, une grammaire, un lexique, un dictionnaire ne seraient pas de trop ;¹ des bases académiques universitaires ne peuvent qu'apporter un ancrage de plus pour le futur car, en fait, ce colloque était fait autant pour faire connaître (en particulier au niveau des instances européennes et autres), approfondir une culture, que pour sauver son avenir.

Pour moi, extérieure à cette civilisation, ce colloque fut passionnant, qui m'a permis de pénétrer une culture que je ne connaissais que de nom et de loin. □

Micheline de Guilhermier

■ Ce colloque fut pour le non-sépharade que je suis et donc ne parlant ni ne comprenant même le ladino, une passionnante découverte : celle d'une langue, plus encore : d'une civilisation en péril de disparaître après cinq siècles de diaspora mais qui renaît petit à petit grâce à la volonté d'un nombre de plus en plus grand de ses représentants.

Ce fut assez extraordinaire de constater que dans une quinzaine de pays, du bassin méditerranéen et des Balkans naturellement, mais aussi d'Amérique du Sud, et des Etats-Unis, cette diaspora retrouve ses origines, ses traditions dans tous les liens qui unissent ses

membres, sa culture, sa langue (même si n'a pas évolué partout de façon identique) et que ses représentants, en se retrouvant sous l'égide de l'Europe et de l'UNESCO sont décidés à tout faire pour que cette renaissance se renforce; même si les voies et moyens sont l'objet, et ceci est normal, d'après discussions, c'est remarquable et ceci doit être vivement encouragé par tous ceux qui considèrent qu'il ne faut jamais laisser mourir une culture, une forme de civilisation, car il s'agit d'une partie du patrimoine de l'humanité; et tout commence par la langue... que vive donc le ladino ! □

Paul de Guilhermier

■ La séance inaugurale à l'UNESCO, symbole prestigieux de la rencontre des cultures, dès l'ouverture du Colloque, m'a impressionnée par la qualité des personnalités présentes. Ensuite, la salle pleine (et qui devait encore, au fil des heures, se remplir toujours plus...) témoignait de l'intérêt pour cet événement. Cela m'a vraiment marquée. Un vrai bonheur aussi d'entendre, dans un surprenant mélange, du français, de l'espagnol et du judéo-espagnol - très beau mariage - (et sans anglais !). Les interventions (souvent courtes) vivantes, agréables, nombreuses étaient variées et toujours intéressantes.

J'ai apprécié les apports plus populaires, plus pragmatiques du premier jour, le film émouvant en fin de journée et les témoignages, le deuxième jour, de tout ce travail universitaire, immense, tout autour de la Méditerranée et ailleurs, pour sauver et protéger les richesses d'une civilisation étonnamment riche.

Bien sûr, je me suis aussi laissée entraîner par l'enthousiasme de cette assemblée si fraternellement amicale... Le concert du soir, le mardi, a achevé de créer un vrai climat de fête et de fraternité. □

Sœur Jacqueline Le Paih

Livres

Monique Zetlaoui

SHALOM INDIA HISTOIRE DES COMMUNAUTÉS JUIVES EN INDE²

Ce livre contient une multitude de renseignements, de noms propres et une carte sommaire. Il est passionnant, bien que difficile d'accès parce qu'un peu confus.

L'auteur divise les communautés juives en Inde en quatre groupes :

- les juifs de Cochin : blancs et noirs, commerçants parfaitement assimilés à la société indienne,
- les Bene Israël présents à Bombay et à Calcutta,

- les Baghdadi venus du Moyen-Orient au XVIII^e siècle, plus proches de la façon de vivre des Européens,

- les Mizos, se prétendant issus de la Tribu de Manassé.

Certaines légendes donnent à penser que des communautés juives ont existé en Inde depuis la plus haute antiquité. On parle de juifs arrivés de Majorque, à la fin du IV^e siècle, descendants des déportés par Titus après la destruction du deuxième Temple en 70 de notre ère.

Les premiers documents connus viennent de géographes arabes : Al Idriss et Ibn Kourdabih. Ce dernier parle de marchands juifs en Inde en 870.

Au Xe siècle Sadia Gaon de Bagdad évoque l'Inde et écrit : "que ceux qui effectuent le voyage jusque là et y séjournent en reviennent riches".

² 2000 - IMAGO
7 rue Suger 75006 Paris
(diffusion P.U.F.)
378 pages.
www.editeurs-imago.fr
ISBN 2-911416-37-6

Les juifs s'établissent sur la côte de Malabar et de Cochin à l'époque des premiers califats et forment une diaspora commerçante. En plus du sel, à cette époque et jusqu'au XVIIIe siècle, les épices et en particulier le poivre, jouaient dans l'économie du monde un rôle comparable à celui du pétrole aujourd'hui.

C'est pourquoi les puissances maritimes - Espagne et surtout Portugal - cherchent des voies nouvelles pour briser le monopole de la route terrestre (route de la soie) tenue par les marchands arabes et juifs.

Les documents trouvés au XIXe siècle dans la *guénizah* du Caire, inventoriés et traduits par Salomon Goïten au XXe siècle, prouvent l'existence de rapports commerciaux très importants entre des négociants juifs d'Afrique du Nord et des juifs établis au Kérala et à Cochin.

Les Portugais ont plusieurs missions : chercher des chrétiens et des épices, détourner à leur profit le commerce des épices et financer un empire chrétien universel, prendre à revers le monde musulman dans l'Océan Indien.

L'antijudaïsme est inconnu en Inde à leur arrivée.

Les trois navires de l'expédition portugaise commandée par Vasco de Gama arrivèrent, après avoir doublé le Cap de Bonne Espérance, à Calicut le 18 mai 1498.

L'auteur s'attarde sur les rapports difficiles entre les juifs, le raja et les Portugais du XVe siècle au XVIIe siècle.

Pour les juifs, l'alliance entre leur protecteur le raja de Cochin et les Portugais ne fut pas bénéfique : ceux-ci apportent l'antijudaïsme et l'Inquisition.

A partir de 1595, les Hollandais envoient des bateaux vers l'Asie, et l'arrivée de la première cargaison de muscades, girofles et poivres à Amsterdam fut fêtée comme une victoire.

Les juifs furent des auxiliaires efficaces pour les Hollandais qui combattirent les Portugais. Les combats sont décrits de façon très colorée. Avec l'arrivée des Hollandais s'ouvre un nouveau chapitre des relations entre les juifs de Cochin et les juifs d'Amsterdam : ils sont de même origine, marranes ayant fui l'Inquisition espagnole et portugaise.¹

Le déclin de la puissance portugaise, dû à la corruption généralisée, s'étire sur un siècle et demi.

L'arrivée des Hollandais est vécue dans la joie par la communauté juive qui voit s'ouvrir une ère de prospérité qui durera jusqu'en 1795, date de l'arrivée des Anglais.

D'Amsterdam ils reçoivent des livres imprimés par Joseph Attias, Tobias Boaz et Abraham Simon Boaz. Les registres de la Compagnie des Indes font état de leur acheminement dès 1736.

Les familles les plus connues sont les Rahabi, les Barouk Joseph Levi, puis les Castiel qui occupent la charge de Mudaliar (aujourd'hui on dirait Dayan) auprès du raja.

Au début du XVIIIe siècle, c'est Joseph Hallegma qui reprend la charge et elle restera dans la famille pendant plusieurs générations. Riches marchands, leur fortune en fera une des plus grandes familles du Kerala... jusqu'en 1957.

Pour connaître les biographies des grands marchands juifs de Cochin, notamment les Ezechiel Rahabi, et le résumé du voyage de Mossey Pereyra da Paiva en novembre 1686, lisez le livre : il ressemble à un roman d'aventures.

A partir de 1828 nous disposons de témoignages fiables de voyageurs comme Rabbi David D'Beth Hillel, puis Salomon Reiman et Jacob Saphir, Shalom Cohen puis son gendre Moses Ducek HaCohen puis Elias Moses Ducek HaCohen, qui meurt en 1927.

L'auteur s'intéresse surtout aux juifs de Cochin et aux Baghdadi. Au XIXe siècle arrivent sur le sol de l'Inde sous domination anglaise, des juifs venus d'Alep, de Bagdad et de Bassora. Ce sont des communautés composées d'une part de descendants des déportés à Babylone après la destruction du premier temple (586 avant l'ère commune), d'autre part de familles sépharades fuyant l'Inquisition après 1492. Le sultan Bajazet les accueillit avec joie. De 1638 à 1917 la région est sous domination ottomane, administrée par des pachas plus ou moins indépendants du pouvoir central. Entre 1817 et 1831 la pression fiscale du Pacha Daoud les incitera à émigrer. Ce sont des négociants avertis qui développeront dans leur nouvelle patrie l'industrie textile et le commerce du coton brut. Ce sont eux qui permettent à l'industrie cotonnière anglaise de ne pas pâtir de l'interruption des approvisionnements américains pendant la guerre de Sécession.²

L'auteur décrit aussi l'ascension sociale de familles juives établies à Calcutta et à Bombay, tels que les Ezra et les Sassoon qui firent fortune grâce au commerce - légal à l'époque - de l'opium. Les Sassoon furent, génération après génération, de grands philanthropes. Ils financent deux grandes synagogues, des établissements scolaires et culturels et plusieurs hôpitaux à Bombay.

Les autres grands marchands sont Isaac Sargon originaire de Turquie et Samuel Abraham, vraisemblablement d'origine polonaise. En 1741 les registres hollandais signalent un incident qui implique un juif allemand nommé Samson Simon Rottemberg.

Tout cela montre que malgré les distances, et grâce au grand commerce, il existait du XVIe au XIXe siècle une grande unité entre les différentes communautés du monde juif : Europe, Afrique du Nord, Empire ottoman, Yemen, Inde.

Tout ceci est du passé, presque toutes les communautés ont disparu, soit par émigration en Europe ou en Israël, soit par assimilation. On ne compte plus aujourd'hui qu'environ 5 000 juifs en Inde. Restent les monuments. □

¹ L'auteur décrit la vie des familles juives sous la domination hollandaise et donne les principaux noms : elle raconte dans les différentes parties de son livre le parcours et l'enrichissement de juifs hauts en couleurs.

² Malgré leur richesse et leur influence ces Baghdadi n'obtinrent jamais du gouvernement anglais les avantages que les juifs d'Algérie obtinrent par le décret Crémieux.

Baruh B. Pinto

WHAT'S BEHIND A NAME¹

L'auteur a bien dû travailler six ou huit ans sur une telle somme. Car le titre en est énigmatique et réducteur à la fois : en vérité, il s'agit tout simplement d'une encyclopédie présentée de manière tout à fait originale, hors des sentiers battus et de l'ordre alphabétique des dictionnaires.

La vision est essentiellement chronologique mais s'en écarte utilement à l'occasion.

Les premières parties racontent la présence des juifs en Péninsule ibérique depuis les origines, les villes qu'ils habitaient (tableau synthétique inédit !) et de façon plus générale l'histoire de l'Espagne, des systèmes d'imposition en vigueur, la Reconquête par les chrétiens (datée ville par ville). De très bonnes cartes illustrent ces exposés.

Figurent en pages 62 à 65 de très utiles tableaux sur les princes des divers royaumes.

L'auteur étudie ensuite l'Inquisition en Espagne (Séville 1481) puis au Portugal (de 1536 à 1547 progressivement). Originale, l'étude des lois auxquelles étaient soumis les juifs sous administration musulmane, puis chrétienne, la "pureté de sang", les marques distinctives infamantes.

Puis une vision de la fameuse co-existence, une récapitulation des familles célèbres et documentées, le devenir des *aljamas* et synagogues après l'expulsion.

L'auteur décrit la trajectoire des exilés, traite de l'installation en Empire ottoman, de l'accueil etc. (il note qu'en fin de XIXe siècle on y comptait 315 000 juifs).

Baruh Pinto reprend la liste de tous les noms de juifs connus à Salonique en fin de XVIe siècle et les resitue dans le cadre de leur synagogue, ce qui fait qu'on peut lire en vertical les noms des participants de la synagogue X mais aussi en horizontal que les Hazan par exemple se retrouvaient dans diverses synagogues italiennes ou que les Bensoam se répartissaient entre trois synagogues espagnoles etc... mais que des Faragi se retrouvaient à Ets Haïm, à Sicilia Yashan, à Aragon et à Portugal.²

L'organisation des *millet* (communautés) est passée en revue, puis celle des institutions. Sont répertoriées les personnalités importantes dans tel ou tel domaine, dont les rabbins successifs.

C'est incroyable, tout ce qui se cache derrière un nom, comme Histoire, comme culture, comme continuité...

Alors seulement l'auteur examine par ordre alphabétique les noms des juifs de l'Empire ottoman et de Turquie moderne offrant pour chacun tout ce qu'il est possible de savoir. Cette seule section occupe 160 pages ! La fin consiste en tableaux divers, y compris un essai de rapprochement entre des patronymes et des noms correspondants de cités présumablement d'origine.

Il s'agit d'une incomparable encyclopédie qui fera date ! □

LOS KAMINOS S'INCHERON DE ARENA**ANTOLOJIA DE LA POEZIA SEFARADI KONTEMPORANA³**

Cette anthologie est curieuse à bien des titres et détone sur les livres reçus couramment. D'abord bien sûr en ce qu'elle est trilingue, mais pas dans le sempiternel triangle : judéo-espagnol/français/anglais que l'on retrouve fréquemment dans les livrets de disques. Lisez bien : judéo-espagnol (parfois rachi)/turc/allemand, édité en Autriche, dans une collection "Au cœur de l'Europe".⁴

Curieuse à un autre titre, car offrant l'occasion à des promoteurs de notre culture d'exprimer - hors poèmes - des vues bienvenues souvent originales, sur la langue elle-même, mais pas seulement.⁴

L'initiative du travail revient à un professeur de Salzbourg, Armin Eidherr, et à deux citoyens d'Istanbul : Nitsche⁵ et Schild.

La présentation est très attrayante car, pour différencier les trois versions d'un même poème, l'éditeur a varié la typographie et la couleur de chaque texte, identifiant chaque langue avant lecture même. Pour éviter toutes questions de préséance, les poètes sont proposés dans l'ordre alphabétique.

Une grande et juste place est réservée à Salomon Bicerano dont les poèmes sont d'un classicisme rigoureux. Nous retrouvons aussi Matilde Gini de Barnatan que nous-mêmes publions souvent,⁶ la foisonnante et polyvalente Matilda Koen-Sarano, Clarisse Nicoidski bien sûr qui commença à éditer assez tôt après la Choah, Gloria Ascher, Margalit Matitiah qui elle aussi publie des poèmes depuis 1976, Rita Gabbai que nous avons souvent accueillie, Lina Kohen Albukrek, la si talentueuse maman de Beki Bardavid. Des hommes : Elie Perahya et Avner Pérez qui montrent une belle sensibilité (voir le très dur *Siniza i fumo* de ce dernier, mis en musique par Daniel Akiva qui sert de titre au disque gravé en 1997 pour chant et orchestre, en mémoire de la Choah à Salonique), Vitaly Sadacca, inconnu de nous jusqu'ici, David Siman, d'origine achkénaze qui enseigne maintenant le judéo-espagnol à Miami après 37 ans de mariage avec sa chère sépharade Suzika dont il est veuf et à laquelle il consacre ici un poème.

A noter que les responsables de cette édition ont eu à se confronter au problème récurrent que nous avons évoqué dans La Lettre Sépharade 42, numéro spécial : comment, et jusqu'où "lisser" l'orthographe de scripteurs différents pour parvenir à une certaine homogénéité de langue dans un livre ?⁷

Toute anthologie est un choix bien sûr, et il est plus facile de critiquer que de construire. Nous regrettons toutefois l'absence de Moshe Ha'Elion et de son admirable chanson de geste dont il était possible de publier un extrait : *En los kampos de la muerte* (cf LS 37 de mars 2001).

¹ En anglais 2002
"Ce qui se cache
derrière un nom"
Gözlem Gazetecilik Basın
ve Yayın
Atiye Sok. Polar Apt.12/6
Tevsikiye/Istanbul 84200
Turquie
Fax 90 212 231 92 83
kitabevi@salom.com.tr
520 pages.
ISBN 975-7304-598-X

² Pas facile de retrouver
l'origine de la famille
avec ces informations...
NDLR

³ En judéo-espagnol,
allemand et turc
2002 - Eye
Landeck/Tyrol/Autriche
nitsche.g@tirol.com
5e volume dans
la collection
"Au cœur de l'Europe"
180 pages.
ISBN : 3-901735-070

⁴ Les réflexions de Beki
Bardavid sont pleine
d'humour...
et de réalisme, quant à
la difficulté de traduire !
Salvador Santa Puche, lui,
se réjouit de constater
un élargissement théma-
tique et stylistique dans
la poésie contemporaine
qui vit.
NDLR

⁵ Fin illustrateur
du volume.

⁶ Dans la présente
édition entre autres.
NDLR

⁷ Le poème de
Margalit Matitiah
par exemple *La kaza
de mi chikes*
n'est pas exactement
orthographié dans
cette anthologie comme
dans l'édition originale
de 1992.
Mais qu'importe !
Il faut aller de l'avant,
publier, recueillir, publier
encore !
NDLR

Souhaitons que cet ouvrage se répande en pays turcophone et surtout germanophone où son impact devrait être grand pour illustrer notre culture auprès d'un public la connaissant peu ! □

Jean Carasso

Moïse Rahmani

SHALOM BWANA LA SAGA DES JUIFS DU CONGO¹

Ce nouveau livre de Moïse Rahmani est comme la seconde face du miroir de celui qu'il publiait il y a plus d'un an chez le même éditeur : "Rhodes, un pan de notre mémoire."

Alors que le premier retraçait l'histoire et la destruction barbare d'une attachante et ancienne communauté sépharade, celui-ci nous révèle en effet un aspect méconnu de cette histoire sous la forme d'une véritable survie, car une fraction importante des Juifs *rodeslis*, s'était, de 1910 à 1959 établie au Congo belge, nous livrant le spectacle insolite et dynamique d'une aventure coloniale en pleine période de décolonisation.²

Ainsi une petite part du peuple juif de Rhodes aura pu être épargnée par l'obsession destructrice nazie, et l'on conçoit que l'accueil bienveillant des autorités coloniales belges ait incité plusieurs de ses représentants, lors d'un second exil, à choisir comme nouvelle patrie d'accueil la Belgique.

Une belle lettre d'André Chouraqui présente l'ouvrage et, relatant ses propres souvenirs, constate que Moïse Rahmani est le premier écrivain "qui ait jeté les bases d'une histoire des Juifs en Afrique noire." Cette histoire est réconfortante car elle illustre la permanence de vie dans ce rameau d'un peuple martyr, et les détails de cette vie, au plan culturel, économique, familial et social sont présentés par Rahmani avec une certaine allégresse, avec cette sorte de convivialité qu'on imagine aux réunions d'anciens combattants. Il est vivifiant de constater combien, malgré les difficultés politiques, l'auteur attache d'importance aux bonnes relations nouées entre *Rodeslis* immigrés et population africaine et nous en montre concrètement le visage.

L'insertion et la vitalité de cette petite communauté nous est décrite en ces termes :

Rarement un si petit nombre d'hommes et de femmes, en un laps de temps aussi court, aura joué un rôle aussi éminent dans un pays de 2 350 000 km², cinq fois plus étendu que la France.

Une très riche information est fournie sur des destins individuels et familiaux qui certainement intéressera personnellement tous ceux qui ont des rapports de mémoire avec Rhodes. Pour les généalogistes, d'intéressantes listes de familles sont annexées. Outre la bibliographie est publiée la liste des interviews filmées, collectives et individuelles, dont copie est déposée au Musée Juif de Belgique et à la Fondation de la Mémoire Juive contemporaine à Bruxelles, ainsi qu'au Musée de la Diaspora (Beth Hatefutsof) à Tel-Aviv. □

Lionel Lévy

Silvia Planas

HIJAS DE SARA³

C'est un défi difficile qu'a choisi de relever Silvia Planas, universitaire espagnole, qui dirige l'Institut d'études juives de Gérone (Catalogne).

Les sept "filles" de Sara - la femme stérile d'Abraham -, dont elle nous propose l'histoire, se veulent emblématiques de la vie juive à Gérone entre le Xe et le XVI^e siècle.

L'auteur a beau nous annoncer une version romancée de leur vie, et préciser à la fin de chaque chapitre de quels documents réels elle s'est inspirée, ces sept récits restent à mon avis très désincarnés et dénués d'émotion, ce qui rend la lecture de ce petit ouvrage un brin difficile...

Avant de voir ces récits plus en détail, je retiendrai pour ma part :

- la grande perméabilité de la frontière pyrénéenne, les familles vivant à cheval sur Perpignan et Gérone.⁴
- le taux croissant de conversions au catholicisme dès 1391,⁵ soit un siècle avant l'expulsion des juifs d'Espagne en 1492.

Rahel, en 1040, écrivait son nom en caractères hébreux. Le prouve un acte de vente qu'elle signa elle-même, témoignant de son éducation et de son indépendance, en des temps où juifs et chrétiens vivaient en paix.

Bonaffila fut, dans les années 1260, une femme d'affaires. Elle est définie comme "fille de Ravaia", et non pas épouse ou veuve de... Elle prêtait de l'argent pour son compte et à ses risques propres.

Regina, fille de Bonjuha Cresques, de Gérone, fut promise à 7 ans (en 1320) à Saltell Gracia, de Barcelone. Huit ans plus tard, le mariage fut consommé et, selon la tradition, suivi de sept nuits où la belle-mère dormit entre les jeunes mariés, l'épouse étant considérée comme impure au lendemain de sa défloration. Sous de tels auspices, l'union ne pouvait être que prolifique...

Esther, la rebelle, mariée à David Bonjorn de Barri, un astronome vivant à Perpignan, obligea son mari à demander le divorce (1337). Dans la loi juive, seul l'homme pouvait entamer une telle procédure. Pour parvenir à ses fins, elle subtilisa ses instruments d'astronomie !

¹ 2002
Ed. Romillat,
Terra Hebraica, Paris
254 pages
ISBN 2-87894-052-0

² Moïse Rahmani, d'une famille établie en Egypte, émigra en 1959 au Congo Belge et nous raconte avec beaucoup de vie cet épisode familial.

³ En espagnol (traduit du catalan) 2002
CCG Ediciones
C/ Séquia 5, apartado 962
E 17080 Girona
Fax 972 20 05 70
142 pages
curbet@intercom.es
ISBN : 84-95483-26-2

⁴ La Grande Catalogne historique, pendant des siècles, se répartissait des deux côtés des Pyrénées...

NDLR

⁵ 1391 est l'année des grands massacres qui vit, en morts, exilés et convertis, disparaître la moitié de la population juive d'Espagne.

NDLR



¹ C'est précisément le titre d'un roman à caractère historique de Brigitte Peskine, édité chez NIL en 2000. ISBN 2-84111-168-7

² 2002 - Ed. Grasset
384 pages
ISBN : 2-246-42911-0

³ L'enfant illégitime, "Sources talmudiques de la psychanalyse, éd. Hachette Littérature, 1981 ; nouvelle édition Desclée De Brouwer, collect. Midrash, 1994 ; Manger le Livre, éd. Grasset 1984 ; Hachette Pluriel, 1998. Les Biblioclastes, éd. Grasset, 1990 ; nouvelle édition : Les Folies millénaristes, Livre de Poche Biblio, 2002.

Elle était enceinte et parvint de ce fait à préserver l'héritage de son fils Jacob.

Blanca épousa en 1392 Ferere de Moncada. Tous deux étaient convertis : la nuit du 10 août 1391, à Gérone, les Juifs eurent le choix entre le baptême et la mort. Avant cela, Blanca s'appelait Astruga et son mari Cresques. Le mariage entre juifs convertis de fraîche date permettait aux familles de maintenir en secret leur héritage culturel.

Mayrona mourut en 1443 la conscience tranquille : bien que convertie, mère et grand-mère de convertis, et malgré la fermeture de la synagogue, elle fut inhumée à Montjuïc dans un linceul, selon la loi juive, et tournée vers la terre d'Israël.

Angelina, fille d'Elionor, veuve et épouse de médecins convertis, n'échappa au bûcher qu'en accusant sa mère de l'avoir forcée à pratiquer en cachette le rite de ses ancêtres. Elionor fut brûlée en 1495. Malgré sa "trahison" sous la torture des inquisiteurs, Angelina fut emprisonnée à Barcelone jusqu'à sa mort.

Sept destins exemplaires, qui nous laissent un peu sur notre faim. En dehors du rappel de noms de familles illustres, et de l'appartenance à des lignées prestigieuses (les Sépharades viennent tous, semble-t-il, de *Buenas familias*¹ !), cet opuscule contient en réalité peu de données sociologiques. Moins que celles qui furent transmises par la mémoire orale aux Judéo-Espagnols, après 1492... voire développées par les historiens du Moyen-Âge, où les femmes, on le sait, jouèrent un rôle non négligeable. □

Brigitte Peskine

Gérard Haddad

LE JOUR OÙ LACAN M'A ADOPTÉ²

Rien n'est banal ici, auteur, livre, thème, démarche ni titre. Mais n'allez surtout point attendre racolage, souci d'étonner, recherche d'écriture. Dans cette autobiographie qualifiée "Récit", Haddad se raconte sans s'exhiber, décrit l'intimité du grand Lacan sans concéder ni trahir. Le style simple mais pur porte une sincérité et une logique grâce auxquelles la pensée pour le moins originale échappe à l'insolite et laisse le lecteur surpris, attaché, en un mot intéressé.

On suit le parcours philosophique, politique et professionnel de Gérard Haddad, issu d'une famille juive tunisienne traditionnelle. Dès l'enfance dans les écoles de l'Alliance Israélite Universelle, l'empreinte de la culture française est indélébile, de Tanger à Salonique, mais l'identité ancienne ne se dissoudra qu'en apparence. Des mouvements scouts sionistes au marxisme partagé par l'épouse italienne, puis la passion du judaïsme après la passion pour Israël, illustrant ce parti pris du passage à l'acte,

en attendant que le blessent les cas de conscience nés du conflit israélo-palestinien. "J'eus le coup de foudre pour le Talmud." De même, du refus de gravir par la médecine l'échelon bourgeois classique à cette carrière inhabituelle : l'École de Grignon et l'agronomie, nous le voyons, la volonté tranquille mais inflexible, se lancer au désespoir paternel dans l'assistance aux pays du tiers-monde, devenir un spécialiste international de la culture du riz, et puis, ce lourd investissement intellectuel assumé, sacrifier une situation acquise, une autorité reconnue et, cette fois-ci chargé de femme et enfants, revenir à cette médecine rejetée, en dix nouvelles années d'études sous le coup d'une irrésistible passion de la psychanalyse, sur fond obsédant d'opposition au père.

On ne peut, comme il le fait, qu'admirer et plaindre l'épouse, Antonietta, toujours compréhensive et solidaire. Elle sait que cette passion est, chez son mari, une façon de rechercher le père. Il faudra des années pour qu'il le retrouve à travers les transferts où le mènent les analyses du Professeur Lacan. Pénible - et coûteuse ! - entreprise. Mais disons-le tout de suite, le titre est rêvé et l'adoption virtuelle. C'est à la fin de l'analyse, après la mort du maître, que Haddad reçoit ce rêve comme une synthèse :

"Je m'assis, calme et décidé, sur le bord du divan. Lacan en fut tout surpris. Que se passe-t-il ? - Je veux vous parler face à face, cette fois. - Eh bien d'accord !
Je lui demandais la cause de son chagrin. "C'est de ne pas avoir réglé tous vos problèmes", me dit-il. Je le rassurai, je lui réaffirmais mon affection et ma gratitude... Il eut alors cette dernière phrase troublante. "Vous êtes mon fils adoptif."

Il y a du Camus de L'Étranger dans le personnage de l'auteur et le regard presque neutre jeté sur une fatalité tranquillement acceptée, avec sincérité, modestie et pudeur, les rapports pathétiques avec sa femme en des croisements étonnants d'analyses. Mais il y a tant d'autres choses. La force des liens entre un patient-disciple et l'analyste-professeur, et surtout les troublantes ébauches de théories de "l'inconscient religieux" qui ont déjà fait l'objet d'autres ouvrages à méditer.³

Aventure bien surprenante que les rapports du maître et de l'élève, le premier non exempt de bouffonnerie dans sa tyrannie, le second mêlant fol enthousiasme et lucidité critique. Sans que Haddad l'ait suggéré - ni peut-être ressenti - j'ai parfois retrouvé Sancho Pança dans son ironie respectueuse et tendre. Mais Lacan sait lui montrer que sa discipline n'est pas la panacée, que des voies personnelles peuvent résoudre les conflits. Quand son élève lui confie qu'il aurait voulu pousser son père à entreprendre "un bon bout de cure" - "Il n'y a pas que la psychanalyse", lui répond-il, "Votre père est en train de régler son conflit dans la vie réelle."

Qui a, le premier, tracé la voie du maître d'origine chrétienne ou de l'étudiant juif ? Belle citation d'un docteur du Talmud que nous livre Haddad : "J'ai plus appris de mes élèves que de

Eliezer Papo

LA MEGILA DE SARAY²

L'auteur est originaire de Sarajevo (que les natifs entre eux appellent "Saray") et vit présentement à Jérusalem.

Matilde Koen-Sarano, dans sa présentation, nous informe que le livre est majoritairement constitué de dialogues proches de la vie quotidienne, dialogues rabbiniques avec *pilpoul*³ ajoute-t-elle. L'auteur tient à présenter ainsi les deux aspects d'une question et laisser le lecteur trancher. Les personnages, dit-elle, sont des prototypes, des "idées de personnages" et leurs discussions sont localisées à Saray mais pourraient se situer dans n'importe quelle communauté juive tant les thèmes abordés sont universels.

Voilà pourquoi l'auteur nous avertit qu'il se tient toujours près de l'Histoire mais que "toute ressemblance avec des personnes... etc".

Il saute aux yeux dès le début de la lecture qu'Eliezer ne s'est pas soucié du "politiquement correct" en manière de graphisme, ni même de langue. Il écrit comme il se souvient que sa grand-mère parlait, avec quelques caractéristiques du parler judéo-espagnol en Bosnie (*dimandar* pour *demandar*, *fetcho* comme à Salonique, mais *kwanto* lorsque Nehama écrit *kwanto* et que nous écrivons communément *kuanto*), nombre de mots turcs et de mots hébreux plus important que dans les parlers d'Istanbul ou Salonique. Quelle importance ? Mais il est vrai qu'Eliezer enseigne l'hébreu...

Les notes explicatives en bas de page sont nombreuses, que chacun est libre de consulter s'il n'a pas compris le sens du mot dans le texte.⁴

L'humour est partout. Les arrivants d'Espagne songent à fonder un *kal* ; fallait-il d'abord construire pour chercher ensuite un rabbin ? ou le contraire ? pour l'instant on prie dans une chambre chez un marchand. "*Avia tambien otras opiniones, el numero de las kvalas por las razones dekonesidas, koinsidia kon el numero de los miembros de la Komunidad...*"⁵ (page 20).

Les siècles passent, la vie se poursuit, de même que les bavardages et discussions. Les dures vérités aussi : "Lorsque les Allemands entrèrent à Zagreb ils furent acceptés comme des libérateurs et n'eurent pas de mal à former un gouvernement collaborateur, fascisant." (page 203) annexant la Bosnie-Herzégovine et Sarajevo. "Commerçant serbes et gitans appartenant à la race aryenne supérieure affichèrent fréquemment, dès les premiers jours, sur leurs boutiques, en croate *Zidovima i psima zabranjeno*. Vous n'avez pas deviné ? "Interdit aux juifs et aux chiens"

Non, Eliezer Papo n'est décidément pas "politiquement correct"... mais son bon livre est riche de substance ! □

Jean Carasso

mes maîtres". Certes Lacan définit l'ouvrage d'Elia Benamozegh "Israël et l'humanité"¹, "le livre par lequel je serais devenu juif si j'avais eu à le faire". Il pose aussi la "brûlante question du Dieu de Moïse avec lequel il faut compter qu'on y croie ou pas". Mais sur le point capital du rapport du religieux et de l'inconscient, c'est bien l'élève qui étonnera le maître. Car Gérard Haddad en un apport essentiel sur ce que j'appellerai "l'imprégnation religieuse" affirme - et nulle contradiction ne me paraît viable - que la présence, dans l'inconscient, du fait religieux est une donnée constante qu'il s'agisse de croyants ou d'agnostiques. J'avais moi-même constaté dans l'étude de la pensée rationaliste française combien les comportements militants empruntaient à l'intolérance catholique jusque dans la diabolisation de l'idée même de Dieu, frappé que l'agnosticisme juif restât de loin moins agressif que celui des penseurs des Lumières élevés chez les Jésuites. Mais Haddad m'ouvre les yeux. Le principe divin reste si profondément ancré dans l'héritage culturel qu'il serait impossible de l'imaginer complètement disparu avec son architecture morale au moins élémentaire, et quelle que soit la liberté de jugement individuel. L'ancienneté et la permanence du judaïsme dans une telle "imprégnation" lui assignent bien une fonction qui permet à Haddad de le qualifier de "lieu de naissance et de conservation du monothéisme".

Autre troublante intuition de l'auteur - et même découverte - le rapport qu'il aperçoit entre les mets et la parole et, de là, entre le rituel alimentaire et l'écriture, théorie dont il tirera son "Manger le Livre". Ses souvenirs d'enfance du Rosh Ha-Shana lui montrent le chef de famille prélevant sur de petites coupelles disposées des fragments de mets hétéroclites : après avoir prononcé la formule rituelle chacun avalait ce fragment. Tout à coup la révélation se fait chez Haddad : il y a homophonie entre le mets symbolique et le verbe de la formule. Le mets, devenu parole matérialisée, remplit la fonction d'une écriture. Ce que mangent les fidèles dans leur cellule familiale, c'est bien le Livre. La tentation est grande de retrouver les théories freudiennes sur l'oralité de la petite enfance et par là l'héritage culturel chez l'inventeur juif athée de la psychanalyse. Lacan sera fasciné par cette fenêtre ouverte, lui qui avait déjà affirmé le lien entre *midrash* (interprétation talmudique) et psychanalyse. L'auteur, en ses évolutions religieuses, illustrera un peu cette lecture, car son retour au judaïsme sera purement rituel, non métaphysique. Il ne se rapprochera de la foi qu'à travers les interprétations de Maïmonide, s'astreignant au rituel alimentaire par affirmation d'appartenance, comme pour lui aussi "manger le Livre". L'admirable est qu'Antonietta l'ait suivi sur ce chemin par une rare preuve d'amour.

Comment ne pas saluer, en cette œuvre atypique, forte et dérangement, l'héritage intellectuel judéo-tunisien, si divers et riche dans ses récentes manifestations, et dont les racines théologiques anciennes, souvent oubliées, viennent comme pour conforter Gérard Haddad dans sa vision des liens entre religieux et inconscient ? □

Lionel Lévy

¹ Sur Elia Benamozegh, rabbin et penseur livournaise d'ancienne souche marocaine au XIXe siècle, lire Alessandro Guetta, Philosophie et Cabbale, essai sur la pensée de Elie Benamozegh, éd. l'Harmattan, 1998.

² En judéo-espagnol 1999. Chez l'auteur : rehov Haim Vital 35/12 Jérusalem. Israël 243 pages andaluz@pob.uji.ac.il ISSN 053-827064 Merci à Yechiel Bar Chaim, du JOINT à Paris, qui nous a offert ce livre dont nous n'avions pas connaissance.

³ Nous pourrions exprimer : "casuistique rabbinique"

NDLR

⁴ Il est évident que ce livre est destiné à alimenter, illustrer un enseignement non seulement de la langue, mais des habitudes de vie de nos Communautés !

NDLR

⁵ D'autres opinions étaient aussi exprimées, dont le nombre, pour des raisons inconnues, coïncidait avec le nombre des personnes de la Communauté.

Itinéraires exemplaires

Matilde Gini de Barnatan

REKODROS DE MI CHIKES EN BUENOS-AIRES

Le grand-père paternel de Matilde : Don Shimuel Guiní assis, entouré de ses garçons : (de gauche à droite) Avramachi, Jaime et Marquitos père de Matilde, à Buenos-Aires au début du 20^e siècle.

Tengo muchos rekodros, ke solo estan agora bivos en mi memoria... En Buenos-Aires, mozotros moravamos en Villa Crespo, kartier onde avia una grande Djuderia arodeando la Kilá de la kaleja Camargo...

Eramos todos los djudios komo una grande famiya ! Moravan endjuntos sefaradim i ashkenazim... Todos mos konosiyamos. Mi Padre era nasido en Buenos-Aires, ma la famiya era de Izmir; mi alkunia es GUINÍ, i los Guiní eran todos de Izmir. Mi avuelo (nono), padre de mi padre, era mucho kerido i respetado, el arivo mansevo de Izmir i fondo, endjuntos kon Sinyor Emanuel, la Kila Sefaradi Madre de Buenos-Aires, onde mi karo Padre, Marquitos Guiní, era muchos anyos Inspektor de kulto, i tenia una grande amor por la kila i por la komunidad.

Kuando yo era kriatura, me akodro komo se meldava, en una chika kamareta de la kaleja Camargo, onde bivia mi avuelo (nono) Shumuel Guiní (en serka de la kilá).

Mozotros moravamos a la vuelta, en la kaleja Serrano.

Kon muestra madre Beky, Rodeslia ke arivo a Buenos-Aires kriatura de 5 anyos kon su famiya, i kon nuestros ermanikos, la vida era de azer muestras kostumbres, lo mas ermozo era las fiestas, indemas Rosh-Ha-Shaná, Sukot, Los Jatanim, i aziamos en Yom Kipur i el tahnit, paseavamos kon las chikas...

Uno de los rekodros mas bivos de las oras en la kila era de alavar i admirar ke avia una lampa grande de kristales briyantes, ke las kriaturas mos embelekavamos de mirar, en las munchas oras de las oraciones...

Mis ermanikos Leon i Reinaldo, siempre era meldando en el kal kon mi Padre... I los viernes todo el dia las mujeres a kuzinar i azer rosas, panes esponjados, burrequitas de patata i kezo, handrajo..., boyos, fritadas, guevos haminados, arros kon frito, pachá kon garvansos, tomat rey-nado, bamia ! (Mi madre rodeslia, guizava kon karne la bamia "arefinada", esto es ke kuando estava pronta, la metia al orno, kuaji tostada i mucho savurida, i la gostavamos siempre kon aros...).

A vezes me dizian de ir a bushkar la "fila", (masa fina) para azer la baklavá, azian i kadaiff en kaza, komo era nuestro uzo ! ¡Bendichas manos !



Todos biviyamos en serka, komo mi tio Avramachi Guiní, ermano de mi Padre ("el kolorado" le dizian por los kaveyos rohos). Era muy relijioso ! ainda mas kuaji ke el Rabino, i meldava siempre kon ermoza boz.

La vida era ansina i se aprontava todo de viernes para el Shabat, ke era un dia mara-viyozo, ke meldar, kantar, komer, mirar por el balkon las djentes, i sentir la famiya tanto unida ! Shabat demanyana viniya una mujer no-djudia i amatava la luz de la kaza...

En muestra kaza, venia siempre a kuzir Matilda una mujer shastra, ke era turka. Eya teniya una kostura elegante, i la yamavan de kaza de munchos djudios : kon eya avia el menester de tomar i avia de demandar los dias de antes, ke siempre estava okupada... Era de uzo ke viniya la demanyana, I ya saviamos ke era dia por entero para kostura. Mos kuzia a mi madre, mi ermanika Avelina i a mi. Eran todas las mujeres kuziendo este dia i munchas beves iyne kon la avuela Meryam.

Ma mi madre aparejava una buena kumida. Al mediodia era meter meza i komer en derechura, i dempues continuar asta tadre, beber kafe kon gayetas i avlar... i riyir... podia ser ke Matilde venia al otro dia, o unotra semana. Era una ermozura komo kuzia ! Munchos anyos mos kuzió...

I lo mijor es ke de eya me ambezi un poko komo avlan el djudezmo de los turkos. Mizmo me ambezi el kante "Ushkudara". Asta agora lo rekodro, i me kontava kuentos, i eya se pasava ansina kon famiyas de la Komunidad, ke era konosida i apresada por todos...

Kuando era ke estuve de novia i me iva a espozar, mos kuzio a todas mozotras, i a mi el ajugar por entero ; I me akodro ke yo kiriya todo djusto sobre el kuerpo ! i eya me dizia : "No, mira ke te puedes engodrar..." ma yo keria ansina... Es vedrad ke kuando me kazi, pronto kedi emprenyada i nasio mi ijiko antes del anyo.

¡Ke kantes kuando lo trayivan para la milá, endriva las almohadas : "ke venga el novio" ! I se izo El Pidion ! komo es muestra kostumbre...jtanto ermozo kon una fiesta kon toda la famiya !

I era vedrad lo ke me disho la Matilde, ke me engodri, i me kedo muncho del ajugar muevo, sin uzo... Eramos tanto inosentes... ke tiempos ! Este ijiko agora tiene mas de 40 anyos i mora en Yerushalayim, Mashalá !

Dempues vinieron mis otros dos ijos : Marcelo i Rajel... gracias al Dio... Ansi se pasa la vida... Komo un esfuenyo !

Un dia vos eskrivire mas sobre los reko-dros ke biven en la memoria, komo bive la poezia ke eskrivi a la kaleja i la Kilá de Camargo... ke puedesh meldar aki. □

Matilda Gini de Barnatan



Synagogue de la communauté sépharade "La Mère de Buenos-Aires" aux environs de 1925 dans l'antique rue Camargo numéro 870. Les fondateurs : Shimuel Guiní (grand-père paternel de Matilde) et D. Rafael Emanuel.

Gracia Gottlieb-Angel de New York nous communique ce plaisant souvenir de jeunesse :

"Pendant que je passais l'examen précédant la naturalisation pour devenir une citoyenne américaine, l'inspecteur a regardé mon dossier pendant un bon moment, puis un autre inspecteur est arrivé et le premier l'a questionné en ces termes : "Que faisons-nous avec cette jeune femme ; elle est née à Paris, d'une mère grecque (Salonique) et d'un père turc (Istanbul), elle a grandi en Suisse, parle le français, a un nom espagnol (Gracia Angel) et possède un passeport suisse. Peut-elle devenir américaine ?"

L'autre inspecteur a répondu immédiatement : "Bien sûr, qu'elle devient américaine. Elle est Sépharade"

Moi, j'en suis restée la bouche ouverte en lui demandant comment il le savait. "Eh bien, m'a-t'il répondu, j'ai été en poste à Salonique pendant 10 ans, alors je sais exactement quelles sont vos origines !"

Et je suis en effet devenue américaine il y a maintenant près de 40 ans !"

Gracia Gottlieb-Angel

La Kila de Camargo

Yéndome kon mi Padre
Kaminava los pasos
De kaza a la Kilá,
Komo kada shabat...

I las almas suvían
Arivando a los sielos
En la oración eterna :
Letra de fuego sobre negro,

Ke avría las kalejas
Estrechadas de lo umano
Yéndome kon mi Padre :
La su mano en mi mano...

¿Onde estan los meldados
De Avramachi i Don Jaime?
La rapé de los viejos,
El perfume de yervas?

I los blankos manteles
En las sus anchas mezas
Kon lo muncho i lo bueno
De alegres Jatanim...?

La fiesta de Purim
O las kucharas yenas
De konfites ke a todos
Mos dava Don David?

La chika kamareta
Onde se azía el vino
I la briyante lampa
Del pasado pedrido?

Los ekos son ke avoltan
Kon sabor dulceamargo :
La chikes, la memoria,
¡La kilá de Camargo !

Matilde Gini de Barnatan

¹ Auxquels il faut ajouter un millier de "sujets" judéo-espagnols en zone non occupée.

² L'Ambassadeur, sans doute en raison des restrictions de correspondance entre les deux zones, ignore alors que son Ministre a déjà répondu au Consul. Le télégramme de l'Ambassadeur ne part pas de Vichy mais d'Irun : apporté et posté par un collaborateur doté de l'autorisation de franchir la frontière ? ou bien au travers d'un contact permanent Vichy-Irun-Madrid ?

Etudes

Nous présentons dans cette édition deux études inédites sur la situation des Sépharades durant l'occupation allemande, en France et en Italie. Le rapprochement est d'autant plus intéressant que les situations furent bien dissemblables.

Dans le second cas, l'article aurait aussi pu paraître dans notre rubrique "Itinéraires exemplaires" car l'auteur et sa famille, qui habitaient l'Italie à l'époque, furent directement concernés.

SEPTEMBRE 1941 PARIS : "RAPATRIER" 2 000 JUIFS ESPAGNOLS ?

Le 2 octobre 1940, les juifs de zone occupée apprennent, par les journaux, qu'ils doivent se faire recenser. Un recensement qui s'achèvera sur un décompte de 86 664 français et 65 070 étrangers. Sans forcément que ce dernier chiffre englobe les quelque 2 000 détenteurs de documents, de diverses natures juridiques, attestant de leur état de "sujet" espagnol¹ : la Préfecture de Police qui, elle, ne prend en considération que la mention de nationalité portée sur la carte verte d'étranger, n'en enregistrera que 314.

Sollicité par les juifs espagnols sous sa juridiction, le consul d'Espagne à Paris, Bernardo Rolland, informe de sa propre initiative Madrid, le 24 octobre, des textes relatifs au recensement et de leur répercussion sur ce qu'on peut appeler la communauté judéo-espagnole. Et, toujours de sa propre initiative, répond - informellement, par lettre personnelle, car il n'est alors pas question de circulaires ou de communiqués de presse - aux juifs espagnols qui, apparemment, interrogent d'eux-mêmes le Bld Malesherbes, qu'ils peuvent se dispenser de se présenter au recensement.

Ainsi, le 28 octobre 1940, le Consul Général adresse la lettre que voici à Moïse Benveniste Covo : "Le Consul Général d'Espagne en France considère que les ordonnances promulguées par l'Administration Militaire Allemande en France en date du 27 septembre et du 18 octobre 1940 ne touchent pas les sujets espagnols d'extraction israélite."

"En foi de quoi et à toutes fins utiles, il délivre la présente à la demande de monsieur Moïse Benveniste Covo. Fait à Paris le 28 octobre 1940. Le Consul Général Bernardo Rolland."

Ce que, l'apprenant, lui reprochera, le 5 novembre, le très pro-hitlérien Ministre des Affaires Etrangères, Serrano Suner, pour qui se

soumettre aux lois allemandes est une question de principe "même s'il s'agit de sujets d'origine juive, même s'il n'existe pas de lois raciales en Espagne".

Trois jours après, ce sera au tour du franquiste José-Félix de Lequerica, ambassadeur d'Espagne auprès de Pétain à Vichy, de s'interroger et d'interroger son Ministre sur la validité de l'initiative du Consul Général à Paris.² Même réponse de Serrano Suner : "Le Gouvernement Espagnol ne peut opposer de difficultés, même s'il s'agit de sujets d'origine juive, pour leur éviter de se soumettre aux mesures générales".

Bref, les juifs espagnols doivent se présenter au recensement. Et bientôt, fin mars 1941, abandonner la gestion de leur entreprise commerciale à un administrateur : seul privilège, cet administrateur sera, grâce aux efforts de Bernardo Rolland, la Banque d'Espagne à Paris qui délèguera sa mission à des administrateurs choisis parmi les membres de la Chambre de Commerce Espagnole, créée après la victoire franquiste, Avenue de l'Opéra. Les juifs survivants retrouveront leur entreprise à la libération.

La sécurité des personnes physiques, elle, semble, en cette première phase de l'occupation, assurée. Les premières arrestations "thématiques" sont celles du 14 mai 1941 touchant 3 710 juifs polonais sur 6 494 convoqués, celles du 25 juin 1941 concernant 622 juifs taxés de communisme, et pour une part dotés de la nationalité soviétique (l'opération Barbarossa vient de commencer), celles enfin du 20 août 1941 frappant 4 232 juifs domiciliés dans le XI^e arrondissement. Dont un certain nombre de *Sefardim*, évalué d'abord à 20, détenteurs de documents officiels attestant leur nationalité espagnole.

Ces internés à Drancy, le Consul Bernardo Rolland va en demander la libération. Ce qui motivera, à partir du 14 septembre, un échange de correspondance entre le Consulat Général et l'Ambassade d'Allemagne à Paris, et, par répercussion entre l'Ambassade d'Allemagne et Himmler.

D'abord au plan du principe : "en réponse aux démarches des consulats de leur pays d'origine, le Sicherheitsdienst a toujours répondu que le Reich s'en tient au point de vue que la nationalité des juifs est d'être juif et aucune autre nationalité", fait savoir un document adressé, pour information, au consul Rudolf Schleier, nazi forcené, consul général depuis la chute de Paris, et à Karl-Theodor Zeitschel, SS-Sturmbannführer, attaché de légation dans la section politique de l'Ambassade Allemande à Paris, chargé des

questions juives. Refus assorti d'une effrayante menace alors que la conférence de Wannsee ne se tiendra qu'en janvier 1942 : "il s'agit ici d'une question qui concerne l'Europe entière, puis- qu'après la guerre, tous les juifs seront déportés de tous les pays, de tous les Etats européens".

Ensuite, au plan des judéo-espagnols : "les Espagnols, en la personne de leur conseiller d'Ambassade Kropper, apparenté au Juif Frussfringer, ont défendu le point de vue selon lequel les juifs de nationalité espagnole sont de purs espagnols. Nous nous en sommes tenus à notre point de vue. Et, en conséquence, ayant constaté notre intention de ne point céder, ont fait au Sicherheits-Dienst, la proposition de reconduire au Maroc tous les juifs espagnols de zone occupée, en quatre ou cinq semaines".

Le représentant du Consulat Général espagnol a évalué le nombre de juifs de nationalité espagnole, présents en zone occupée à près de 2000 personnes, tandis que la Police n'a enregistré que 314 juifs de cette sorte. Cet éloignement de tous les juifs devrait avoir pour résultat la libération des Juifs internés à Drancy, estimés à onze par le représentant espagnol, mais en réalité, de vingt.

Madrid, apparemment, réagit ; car le Consulat fait savoir qu'un "représentant extraordinaire espagnol, ayant pleins pouvoirs pour les grosses questions" doit arriver à Paris qui devrait faire plier Himmler pour qui "les juifs ne doivent en aucun cas, jusqu'à nouvel ordre, être dirigés d'un pays vers l'autre".

Le 15 septembre, Schleier expédie un télégramme à son Ministre des Affaires Etrangères à Berlin pour lui demander "son appréciation sur la position à prendre concernant cette question". Schleier, simultanément, a demandé à Himmler la très éventuelle autorisation de libérer "les 20 juifs espagnols internés au camp de concentration" à la suite de la rafle dite du XI^e arrondissement.

Le 20 septembre, le plénipotentiaire espagnol ne s'est toujours pas présenté. Et Schleier, déconcerté, demande à la légation d'Allemagne, "des instructions rapides" pour l'informer de "l'attitude qu'il doit prendre vis-à-vis de l'offre espagnole", laquelle, d'ailleurs, est assortie d'une carotte-marchandage : "la possibilité d'entreprendre l'aryanisation de toutes les entreprises juives d'origine espagnole, et ceci au plus tôt".

Les documents manquent¹ pour suivre la suite des tractations. Mais les faits ont apporté leur réponse : les juifs espagnols internés à Drancy, qui se révéleront, après vérification, avoir été 14, - dont l'un mourra dans le camp - n'ont pas été libérés. Le "Relevé par nationalités des internés du camp de Drancy" établi par le Bureau des Effectifs le 23 décembre 1941 enregistre la présence de 6 Espagnols

Et il n'y aura jamais ne fût-ce qu'un commencement de rapatriement collectif au Maroc espagnol... □

F. E

SÉFARADES ESPAGNOLS EN ITALIE PENDANT LA GUERRE

Pendant la période fasciste, les juifs séfarades de nationalité espagnole étaient peu nombreux en Italie. Le recensement de 1931, tandis qu'il notait la présence de 1727 juifs turcs et grecs, ne mentionnait ni Espagnols ni Portugais.

Sur les listes de 1938, après la promulgation des lois raciales, les Grecs étaient encore 908 et les Turcs, 533, alors que les Espagnols et les Portugais, quelque quatre-vingts, n'étaient pas cités. Les Grecs pour environ 70 % provenaient de Corfou et résidaient à Trieste. La majorité des Turcs et la quasi totalité des Espagnols et des Portugais, eux, résidaient à Milan.

Le recensement de 1938 ne portait la mention que d'un sujet espagnol à Trieste et d'un à Gênes.

Un groupe familial particulièrement nombreux (10 personnes) était celui des Nacmias² qui avaient fait partie de la minorité séfarade de Corfou. Ils avaient immigré immédiatement après le pogrom de 1891. Le Docteur Pulido les mentionne déjà, en même temps que la famille Kolonimos, dans son compte rendu de voyages (publié pour la première fois en 1904) comme d'anciens sujets espagnols. Ces Nacmias étaient déjà profondément italianisés et insérés dans la société, mais ils n'avaient jamais demandé à être naturalisés. Les autres sujets espagnols, auparavant "protégés" par des Consulats de différentes nations dont l'Espagne, en vertu du régime des "capitulations", avaient officiellement obtenu la nationalité espagnole, grâce au décret royal du 20 décembre 1924. Ils provenaient en majorité d'Edirne et de diverses communautés bulgares, certains de Smyrne et d'Istanbul. Le seul qui provenait de Salonique, M. Franses, déjà âgé, directeur de la manufacture de tabacs, résidait depuis longtemps à Trieste. Tous les sujets espagnols avaient leurs papiers en règle, renouvelés régulièrement.

A la promulgation des lois raciales, les juifs espagnols à Milan étaient un peu plus de 40 ; sept d'entre eux repartirent à la fin de la guerre civile espagnole ; sur la liste de la Préfecture de mai 1942, il en restait encore 34.

A Paris, à la même époque, selon des documents de l'Ambassade d'Espagne, les juifs munis de papiers espagnols devaient être environ 2000, tandis que selon l'ambassade d'Allemagne (Zeitschel), seuls environ 300 avaient leurs documents en règle.³

Étant donné que le gouvernement fasciste s'était empressé de reconnaître l'autorité nationaliste espagnole, les Ambassades et les Consulats espagnols en Italie étaient passés sous l'autorité du gouvernement de Franco. En septembre 1938, les autorités consulaires ont convoqué pour une visite médicale leurs ressortissants, en âge de combattre vu que les mois précédents, les pertes durant la bataille de l'Ebre avaient été si lourdes que l'on avait jugé nécessaire d'appeler sous les drapeaux, mêmes les

¹ Le présent article est fondé sur les documents CDJC VI-127,128,129. Les auteurs de référence Haim Avni, Marquina, Ospina, Lisbona, ne sont pas plus prolifiques.

² Graphie italienne du nom de Nahmias. NDLR

³ Voir l'article de la page ci-contre.

résidents à l'étranger. Mon frère Alberto et mon cousin Marcel furent appelés ; mon frère se soumit à la visite médicale et fut réformé pour forte myopie tandis que Marcel préféra ne pas se présenter. A son retour en Espagne, en mai 1939, il fut retenu quelques jours dans un camp d'internement près de Santander puis relâché sans conséquences fâcheuses. Les rapports des séfarades espagnols avec les autorités consulaires de Milan (Martinez Merello, Consul et Rodriguez Soto, greffier) étaient excellents sur le plan personnel et il en allait de même avec les fonctionnaires du Consulat général de Gênes (M. Bonilla).

Le 11 juin 1940, le lendemain de l'entrée en guerre de l'Italie, j'accompagnai mon père chez le Consul qui nous reçut comme toujours de façon très cordiale et dit à mon père que pour le moment nous ne courions aucun danger mais que, dans l'avenir, il pourrait se produire des événements qui ne permettraient plus aux autorités espagnoles d'assurer notre protection. Martinez Merello nous avait fait comprendre qu'avec les Italiens il n'y avait pas de danger mais qu'avec les Allemands, il pouvait en être tout autrement. De toute façon, au moindre signe de danger, il nous aviserait pour faciliter notre rapatriement immédiat. Les paroles du Consul laissaient entrevoir des événements qui se produisirent par la suite : en effet les Allemands qui avaient occupé Milan quelques jours après l'armistice avec les Alliés (septembre 1943), saisirent les registres de notre Communauté et cherchèrent à arrêter tous les juifs. Ils passèrent entre autre chez nous où notre concierge leur dit qu'ils étaient légèrement en retard, vu que nous étions partis, avec tous nos biens, l'année précédente ! Dans cette circonstance, ils ne se préoccupèrent absolument pas de savoir si les juifs étaient ou non ressortissants de pays neutres. Il n'aurait d'ailleurs pas été facile de nous mettre en contact avec notre Consul, dans une situation si dramatique, au début caractérisée par des violences totalement incontrôlées.

Il est possible que la déportation de 8 familles de Demotika, munies de papiers espagnols (même si le Ministère des Affaires Etrangères de Madrid l'a toujours nié) ait été due à l'impossibilité de contacter le Consulat espagnol à Salonique. Parmi les déportés de Demotika, il y avait aussi des parents à nous, les Djivre.

De Milan, trois familles, dont la nôtre, rentrèrent en Espagne, en août - septembre 1942. La commission d'armistice franco - italienne de Turin délivra sans aucune difficulté les visas de "transit sans arrêt" par la France non occupée. Les transferts se firent tout à fait normalement, avec meubles, comme ceux des juifs de Paris pourvus de papiers en règle. Le Consul Rolland, qui avait auparavant conseillé à ses compatriotes de ne pas s'inscrire en tant que juifs à la Préfecture de Police, vu que les discriminations raciales n'existaient pas dans son pays, dès l'automne 1941, soutenait

l'opportunité de rentrer le plus tôt possible en Espagne.

Ce n'est qu'une fois à la frontière, qu'on nous demanda de déclarer à quelle religion nous appartenions, puis, sur le territoire national, vu qu'il n'y avait qu'une religion officielle, on ignorait toutes les autres.

Les autres rapatriements en provenance d'Italie eurent lieu dans des conditions bien plus difficiles et avec des moyens de fortune. En février 1944, quand l'arrestation et l'internement à Bergen-Belsen des juifs ressortissants des pays neutres avait déjà été décidé, le Consul Canthal, qui avait succédé à Martinez Merello, réussissait à faire rapatrier I. Benaroyo (né à Berkovitz, en Bulgarie) avec sa femme et ses deux fils et un membre de la famille Nacmias. Canthal, personnage important même sur le plan historique, était un représentant officieux auprès du Gouvernement de Mussolini, que l'Espagne ne reconnaissait pas officiellement. Il semble qu'il entretenait aussi des rapports, difficiles à cerner, avec les occupants allemands. C'est ce même Consul qui favorisa par la suite la fuite en Espagne de fascistes en vue...

Encore plus dramatique fut le retour de Rome, où ils s'étaient cachés après l'armistice, de cinq membres de la famille Papo. Deux d'entre eux, rapatriés de Paris en 1941, étaient des ressortissants italiens mais le Consulat de Gênes leur avait fourni des passeports espagnols. L'Ambassade d'Espagne avait invité mes parents à rentrer rapidement car elle estimait ne pas pouvoir garantir ultérieurement leur protection. A la fin de mai, quelques jours seulement avant l'entrée des Alliés à Rome, le petit groupe, après un voyage difficile et aventureux, parvenait à Barcelone.

Il convient de rappeler que les ressortissants turcs encore présents en Italie avaient été arrêtés et déportés à Milan le 19 mai 1944 et internés à Bergen-Belsen. D'autres Turcs et ressortissants de pays neutres furent déportés le 2 août 1944.

Au total, 27 ressortissants espagnols furent rapatriés d'Italie de 1939 à 1944. Deux familles s'étaient réfugiées en Suisse après l'armistice. Aucun des juifs espagnols figurant sur la liste de 1942 de la préfecture ne fut déporté du territoire italien, selon "Le livre de la Mémoire" de L. Picciotto.

La communauté séfarade de nationalité espagnole, résidant en Italie doit à différents facteurs de s'en être bien tirée : son faible nombre, ses papiers en règle, ses bonnes relations avec les autorités consulaires et aussi une bonne information de ses membres. Le destin de cette colonie de juifs séfarades espagnols est donc exceptionnel. En effet, malgré l'action incessante de consuls et ambassadeurs - Rolland à Paris, Romero Radigales à Athènes et Salonique, de Palencia à Sofia et d'autres en divers endroits - en faveur des juifs menacés d'arrestation et de déportation, certains points obscurs demeurent sur l'action de Franco vis à vis des ressortissants juifs espagnols résidents en France et surtout en Grèce. □

Revue

■ Cronica 177¹

Les Romaniotes à l'époque ottomane

L'appellation de "Romaniotes" fut attribuée au XV^e siècle aux juifs locaux par ceux de la Péninsule ibérique qui s'installèrent dans l'Empire byzantin, assimilé à Rome, bien qu'on y parlât grec. Les Juifs de Grèce, implantés dans le pays depuis des générations parlaient grec et, à la différence des nouveau arrivants qui possédaient des noms de famille, chez eux les hommes prenaient le nom de leur père et les femmes des noms grecs (Anastasia, Stamatia, Arkhontoula...).

L'histoire de l'Empire ottoman fait peu de place aux Romaniotes. Cela tient à la supériorité numérique des juifs d'Espagne et au fait que la littérature rabbinique a été écrite par des rabbins espagnols. A Thessalonique et Constantinople, c'est le mode de vie hispanique qui a prévalu. Quant aux régions, l'Histoire les a laissées dans l'ombre.

A la chute de l'empire byzantin, Constantinople était totalement désertée par sa population grecque. Soucieux de redynamiser l'économie de la ville et de lui redonner son statut de capitale, le pouvoir ottoman fit transférer des régions des populations appartenant aux trois religions : islam, christianisme et judaïsme. On peut dessiner la carte des implantations romaniotes avant la conquête et les transferts grâce à deux sources : d'une part les registres fiscaux ottomans, qui distinguaient les juifs déplacés (*sürgün*) de ceux qui résidaient dans la ville de leur plein gré (*kendi gelen*), car ils n'avaient pas le même régime fiscal. D'autre part la liste établie par l'autorité rabbinique des juifs de la ville. L'origine d'une synagogue ayant beaucoup d'implications pratiques dans la vie de ses membres, les rabbins furent amenés à dresser une liste qui permît de reconnaître les synagogues des Romaniotes.

Combien de juifs romaniotes vivaient dans les territoires de l'ancien Empire byzantin ? Différentes sources suggèrent une estimation d'environ 15 000 pour toute l'Asie mineure et les Balkans dans la seconde moitié du XIII^e siècle. De 1492 jusqu'au XVI^e siècle, environ 100 000 juifs venant d'Espagne, d'Italie ou du Portugal s'établirent dans ces régions, où ces nouveaux arrivants considérèrent les Romaniotes comme une minorité culturelle.

Vu leur absorption par les juifs hispaniques, on pourrait penser que les Romaniotes étaient pauvres, alors que bien des éléments donnent une image bien différente des *sürgün*. Lors de la prise de Constantinople, les archives évoquent avec admiration la beauté et la richesse des maisons du quartier juif de Vlanga. L'étude de Halif

Inalcik "Les Juifs dans l'économie ottomane de 1400 à 1500" met en lumière les activités très poussées de la communauté dans le commerce extérieur et la ferme des impôts, ce qui exigeait un capital considérable. Ainsi le Sicil de Brousse mentionne pour les années 1471 - 1491, trois négociants juifs *sürgün* faisant le commerce des épices et de la soie jusqu'en Iran. Un autre, originaire de Balat investit 225 000 akse (4500 ducats d'or) dans des tractations portant sur du poivre noir. Le rôle de la communauté est prépondérant dans l'affermage des impôts. En 1477 - 1488, dix sociétés romaniotes, en collaboration avec des Grecs et des musulmans ont à charge la perception des taxes douanières à Constantinople, Brousse, Istip. Ils avaient également en charge la gestion des impôts, le marché des grains, le poids public à Brousse, le courtage sur ces marchés de Constantinople et ailleurs, l'hôtel des monnaies à Constantinople, Andrinople (Edirne), Uskub et Serres.

Ces activités économiques des *sürgün*, dans les premières décennies après leur transfert montrent que la collectivité comportait une classe de gens très riches, qui avaient dû apporter avec eux une partie de leurs capitaux. Et selon les registres fiscaux ottomans de 1625 les "riches" constituent 15 % de la population romaniote tandis qu'ils ne représentent que 8 % des *kendi gelen*. Selon les mêmes sources les synagogues romaniotes concernaient 60 % de la population juive de Constantinople dans la première moitié du XVII^e siècle.

Ces Romaniotes ont conservé leur identité plus longtemps qu'on ne le croit d'ordinaire, malgré la tendance des historiens à les considérer comme "absorbés" par les Juifs hispaniques au cours du XVI^e siècle. La question ne se pose pas à Salonique où les Romaniotes avaient abandonné la ville bien avant les transferts. Il en fut de même dans plusieurs villes d'Anatolie.

C'est à Constantinople qu'existait la plus grande communauté romaniote, presque égale à celle des juifs hispaniques. A l'origine beaucoup de juifs, dont nombre de grecs, habitaient le quartier Islamatya, près des remparts de la ville et de la mer de Marmara. La fréquence des incendies ravageant les maisons en bois dans des quartiers entiers les incita à changer d'habitat au cours des XVI^e et XVII^e siècle. Ils s'établirent à Hasköy, comme en témoignent beaucoup de tombes portant la mention Islamat. De même la communauté karaïte, elle aussi hellénophone, s'établit à Hasköy en 1595 après l'incendie de son quartier d'Eminonu. Et des juifs hispaniques changèrent aussi de quartiers pour la même raison. D'où la fréquentation par les Romaniotes de synagogues appartenant à d'autres groupes, le choix par leur communauté de rabbins hispaniques, ainsi que la fréquence des mariages mixtes.

¹ Χρονικά - Cronica, n°177

Revue de judaïsme grec,
Janvier - Février 2002
odos Voulis 36
GR 105 57 Athènes
e-mail : hhkis@hellasnet.gr
site : www.kis.gr
Sans ISSN.

Minna Rozen, professeur à l'Université de Tel-Aviv a rédigé primitivement cette étude en anglais. Outre ses travaux sur les cimetières juifs d'Istanbul, elle a pris une part prépondérante dans l'étude et le sauvetage des archives juives de Salonique retrouvées il y a quelques années à Moscou.

¹ Neue Romania n°24
Revue de l'institut
de philologie romane de
l'Université Libre de Berlin
2001 - 120 pages
Mme Almuth Münch
Habelschwerdter Allee 45
D-14195 Berlin
Fax 49 30 83 85 22 35
ISSN : 0177-7750

² La revue s'achève sur
un intéressant index
des numéros publiés
jusqu'ici depuis 1984.

**Au moment
d'achever la mise
en pages de
ce numéro 43,
nous recevons
le n° 26 de la revue,
Judenspanich VI,
totalement consacré
au mémoire
de maîtrise
de Gaëlle Collin
présentant un
roman à thème
judéo-espagnol
publié en
caractères rachi par
Eliya Karmona en
1921/22 à Istanbul,
œuvre originale
dont l'action
se passe en 1787.
Gaëlle Collin, avant
même le texte en
judéo-espagnol qui
occupe la seconde
moitié du livre,
l'encadre de façon
rigoureuse,
du point de vue
de l'environnement
historique,
de la langue,
des critères de
translittération
adoptés, etc.
C'est un modèle de
travail et un parfait
auxiliaire
d'enseignement.
Nous nous en
sommes procuré
quelques
exemplaires et les
tenons à disposition
des lecteurs, au prix
de 5 € l'unité.
(+ port, 1 € pour la France)**

NDLR

* Puisé dans le cahier
que Marguerite Zvi de
Tel-Aviv (née à Salonique
en 1916) nous a offert,
de proverbes toute
sa vie recueillis par
ses soins.

Le changement le plus frappant fut l'adoption par les Romaniotes du *ladino* comme *lingua franca* vers la fin du XVI^e siècle, malgré la résistance de la population grecque de Constanti-nople. On constate la disparition progressive des noms grecs dans l'onomastique juive : au cimetière d'Hasköy il ne subsiste plus qu'un seul nom grec au XIX^e siècle : Policar.

A la fin de la période ottomane, il n'était plus question de juifs romaniotes à Constantinople. Le seul groupe ayant conservé ses liens avec la culture grecque était celui des Karaïtes. Proscrivant tout mariage avec des juifs d'autres communautés et menant leur vie propre à l'écart des non-karaïtes, ils continuèrent à parler grec jusqu'au début du XX^e siècle.

Il en alla différemment dans les régions. A Andrinople, la vieille capitale ottomane, il subsista, encore après les transferts, des Romaniotes qui tentèrent avec plus de détermination qu'à Constantinople de conserver leurs usages. Mais en 1688, il ne restait que deux synagogues romaniotes en face de douze synagogues hispaniques et achkénazes. La disparition des Romaniotes d'Andrinople n'était plus qu'une question de temps.

A Arta, après la période des transferts, il restait au moins 1500 juifs dans la seconde moitié du XVI^e siècle. La plupart étaient romaniotes. Les autres, originaires d'Italie. A l'inverse de Constantinople, les groupes ne s'unirent pas sous l'autorité d'un rabbin qui ne fût pas des leurs. La persistance de l'identité romaniote fut assurée grâce à la supériorité numérique de la communauté romaniote, au faible niveau culturel des juifs d'Italie, à la forte assise culturelle des Romaniotes et aux relations qu'ils entretenaient depuis des générations avec la population grecque chrétienne. Les Juifs d'Arta parlèrent grec jusqu'à la fin tragique de la communauté en 1943, et priaient selon le rituel romaniote.

Jannina tient une place à part pour les communautés romaniotes. Elles virent arriver les immigrants, mais ne subirent pas de transferts. Les deux synagogues étaient romaniotes et assimilèrent les juifs hispaniques. A Jannina, le grec était non seulement une langue vivante, c'était aussi celle de la poésie populaire. La communauté utilisait un dialecte grec transcrit en caractères hébraïques avec, comme caractéristique, des mots hébreux tirés des prières, ainsi que des remerciements, des malédictions, de style archaïque empruntés au grec, et une accentuation particulière. Les thèmes et la musique étaient fortement influencés par la culture grecque locale. Les juifs de Jannina furent déportés et anéantis en 1943 comme dans le reste de la Grèce. Mais jusqu'à ce jour, dans une seule synagogue de Jérusalem, les prières observent encore le rite romaniote de Jannina. □

Lucette Vidal

■ Neue Romania¹

Judensphanisch V

Reçu il y a plus de huit mois, nous n'avions jamais eu l'occasion de commenter ce cinquième volume sur le thème "*Judenspanisch/ Judéo-espagnol*" d'une intéressante revue berlinoise que nous avons déjà évoquée pourtant.

Nous sommes d'autant plus heureux de le faire dans ce numéro qu'un article du responsable, Winfried Busse, évoque la situation actuelle du judéo-espagnol et les conditions de son enseignement.

Or tel était l'objet du Congrès tenu à l'UNESCO évoqué dans les premières pages du présent numéro, au cours duquel Winfried Busse est intervenu.

Dans son article (écrit il y a déjà deux ans, en français, et ne mentionnant pas encore l'existence du site internet *Ladinokomunita* fondé ultérieurement) l'auteur s'interroge sur la réalisation d'un dictionnaire électronique interactif sur internet que chacun, linguiste ou non pourrait enrichir de sa propre expérience et se pose bien entendu les questions classiques : quelle orthographe ? quel judéo-espagnol, celui de Salonique ou celui de Sarajevo ? etc.

Le Congrès de l'UNESCO a volontairement mis entre parenthèse ces "questions qui divisent" au profit de propositions constructives, réalisables, plus généralistes. Crûment : si l'on attend que tous les linguistes concernés se soient mis d'accord sur les deux points ci-dessus entre autres, des cohortes de bonnes volontés constructives resteront en attente, en friche. La preuve en a été apportée à ce Congrès : tous les intervenants en judéo-espagnol (de Belgrade ou Salonique, de Paris ou Dallas ou Sofia) et leurs auditeurs se sont très bien compris entre eux, et le judéo-espagnol s'est avéré *lingua franca* en l'absence de l'anglais, prohibé, mais au même titre que le français. N'est-ce pas constructif ?

Alors, au travail !

D'autres articles intéressants sont à signaler, de la musicologue et talentueuse chanteuse Eleonora Noga-Kleinbort sur "La tradition orale sépharade en Amérique du Sud" (en espagnol).

De Richard Ayoun (en français) sur un personnage public juif dans l'Espagne musulmane : Hasdai ben Chaprut (Jaen, env 915/ env 970), fils du célèbre Isaac ben Ezra. Un autre article du même auteur sur "Un second âge d'or pour les Sépharades de Salonique, de 1850 à 1917".

Puis un conte en judéo-espagnol traduit en vis à vis en allemand, de Sara Golub-Konfino : *Djente, tengo vizinas* où les voisins de Sulutcha la tirent d'un mauvais pas.² □

Jean Carasso

Muestra Lingua

Nous poursuivons, avec **Isacco Hazan** la publication de “petits textes d’atmosphère” qui, lus à haute voix par des personnes n’ayant pas de pratique peut contribuer à les initier de façon plaisante, s’efforçant de restituer le plus fidèlement possible le climat dans lequel évoluaient les communautés juives de l’Empire ottoman.

Nous ne publions pas de traduction intégrale mais quelques notes éclairantes. La graphie adoptée est celle de la prononciation phonétique. Nous suggérons aux débutants de lire lentement et en scandant, profitant des marques d’accentuation qui ne figurent communément pas.

La Rédaction

LO KE KONTAVA LA BAVÁ... DJOHÁ, ÓMBRE BYÉN INSPIRÁDO

La nombradíya de Bohorátchi el marán-go-ebenista es konosída por la rezyadés i el gárbo de sus móbles. Saróta i Vitáli ke estaván pára kazársen le pasáron kománda.

La nóche de la bóda, los dos pitchónes, mareádos de la fyésta, estrénan la kamaréta d’etchár. A las syéte de la manyána, en un bruyído ensodresyénate, los rezín kazádos se topán en-bácho, deskalavrádos, la káma enteraménte deazgoznáda.

Vitáli, alevantándose kon difikoltá, keré ir a la butíka del kaziktchi azérle un skandál. Saróta, en mujeríka étcha i derétcha, apróva a razonárló :

-Vitalíko, akódrate los mandamyéntos de muéstra Ley : “si un litíjyo surjise éntre tu i úno de los túyos, konsúlta el sávyo en priméro”. Ke pyédres de demándar konséjyo à Djohá?

-Tyénes razón, Pérla presyáda, ken syénate a la mujér no se engánya. Es lo ke vo a azér.

Djohá, sintyéndo bateár a la puérta la ávri :

-Buyrúm ! Paréses kontraryádo. Kuálo tuvítes?

Vitáli, asyantandóse, le kónata su meza-ventúra kon la sal i la pimyénta.

Djohá, pasándo penseryozaménte los dédos éntre los pélos de su bárva, demándá mas informasyónes.

-Konosítes ótra mutchácha ántes de Saróta?

-Si ! Estúve despozádo tres ányos kon la de Buenavída a tal púnto ke notcháda entéra estúve pensándo a éya.

-Sigún mi, Bohór ne es malonésto. Si no pudíyas, dezvatcheárte del atadíjo presedénate, kalíya spesifikárló en tu kománda. Este matrimónyo fué fraguádo pára suportár el pézgo de dos persónas, ma no de trés !

nombradíya = (esp.) renommée.

marángo = (turc) menuisier.

rezyadés = (esp.) solidité.

gárbo = (esp.) esthétique, élégance, beauté.

mareádos = (esp.) étourdi.

en-bácho = (esp.) par terre.

deskalavrádos = (esp.) égratignés, blessés.

deazgoznáda = (esp.) dégoncée, démontée.

kaziktchi = (turc) trompeur, roublard. Le sens premier de kazíka, bien connu de nos lecteurs, est encore plus fort...

étcha i derétcha = (esp.) litt. “faite et droite”. Au fig. qui a la tête bien orientée.

akódrate = (esp.) rappelle-toi.

engánya = (esp.) d’enganyarse : se tromper.

kon la sal i la pimyénta = (esp.) litt. Avec le sel et le poivre; avec force détails.

dédos = (esp.) doigts.

mutchácha = (esp.) demoiselle, jeune fille.

despozádo = (esp.) fiancé.

la de... = litt. “celle de...” précède le patronyme. Revient ici à exprimer “la fille de Buenavída”.

dezvatcheárse = (?) renoncer, changer d’avis.

atadíjo = (esp.) attache, liaison.

matrimónyo = (ital.) lit double, matrimonial.

fraguádo = (esp.) construit, bâti.

**Kyen kyere lo muntcho,
pyedre lo poko
i lo muntcho***

EL KANTONIKO DE CHOCHANA

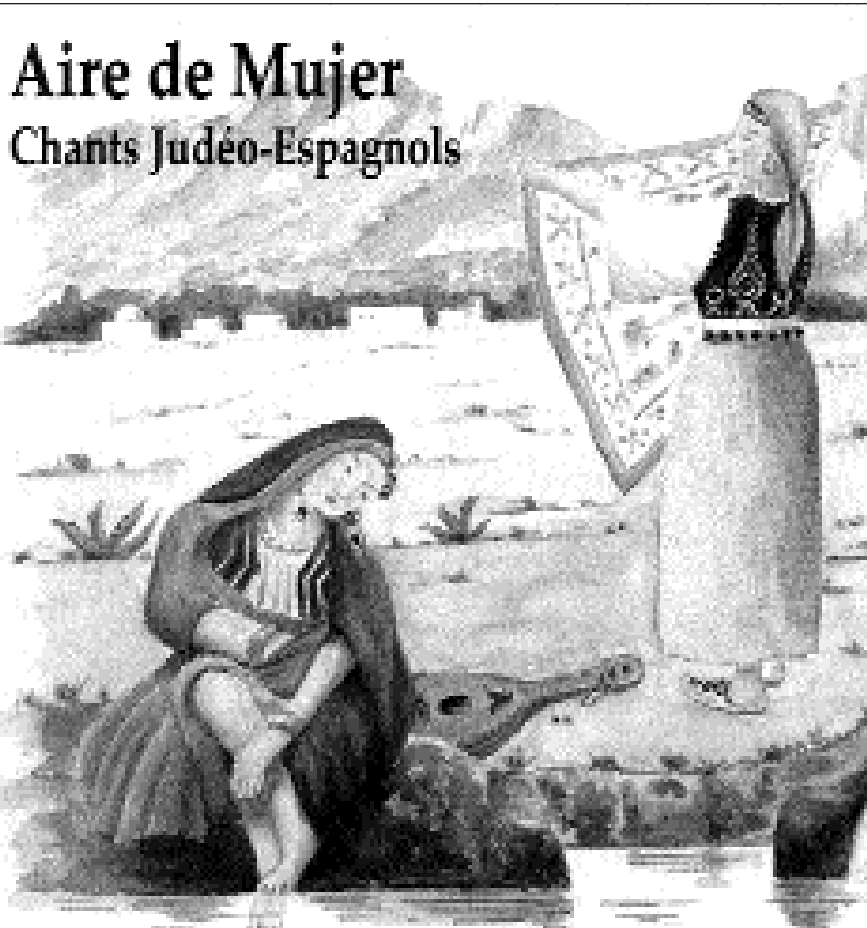
Jurnalíko amigo

Asentada delante de mi meza en mi kuzina (es mi salon komo lo digo a todos) me demando ke puedo eskvirte de interesante. Es entonses ke me vino en tino lo ke vas a meldar. Atensyon es muy seryo ! Merese muntcha refleksyon ! Aviya de ser, un buen de naser, la ija nasida i la madre sin naser; komo vyene a ser ? Na ke vino a ser ! Aman ! Aman ! Aman ! Komo espyegar esto ? Es posible ke ayga un fato ke no puerder ser ? La kavasa ya me se izo berendjena frita de tanto pensar. Esta enigma mi mama me la disho. Eya la oyo de su mama. Asta el diya de oy, no konosko repuesta. Buena djente savyos, eskrimanos, profesores enkambureados de este mundo tan desvelopado dandome un poko de vuestro tyempo. Mos asentaremos a diskutar. Komo vyene a ser lo ke no puede ser ? La ija nasida, komo se va engrandeser ? Tu jurnalíko demanda a tus meldadores. Ken save puede ser ke uno de eyos topa solusyon. Y a pan i kezo (ma no en sandwich) ke me agan si entendi koza. Sin konoser una razon valivle no me atrivi de dizirla a mis ijas. Komo nada son eyas ke toparan. Komo vyene a ser lo ke no puede ser ? Kestyon si fin. Todos en muestras reunyones de famiya o entre amigos puedemos pasarla. Komo vyene a ser, lo ke no puede ser ? A vozotros de detshizar. Lo demandaremos a Djoha, ken save ?

Chochana Lucie
Mazaltove I

Aire de Mujer

Chants Judéo-Espagnols



Les Dames de Chœur

AIRE DE MUJER

CHANTS JUDÉO-ESPAGNOLS ¹

¹ Vocation-records
29490 Guipavas.
Contact :
Grégoire Jandin,
Tél/Fax 02 98 63 44 95.

² D'où sort ce H
en judéo-espagnol ?

³ Contact :
Marc Amouyal
Tél/Fax 04 76 43 45 19
GSM : 06 11 96 93 58
marcamouyal@club-internet.fr

Voici le premier enregistrement d'un petit groupe sympathique qui se lance en représentations ici et là en France, en particulier en Bretagne où il recueille un vrai succès, d'autant plus méritoire que plutôt inattendu dans cette région où les auditeurs sont peu accoutumés à cette musique.

Le nom du groupe "Les dames de chœur", est très bien venu !

Le petit livret est un peu léger, mais la quatrième de couverture expose une motivation généreuse. Les résumés des chansons sont bien rédigés, les photos, surtout celles des femmes sont toutefois mal choisies...

Il semble que le CD soit réducteur relativement au spectacle qui, lui, est nécessairement mis en scène puisque l'on entend deux voix de femmes, et probablement - on le sent - de façon dynamique, humoristique. Le disque uniformise tout cela, gomme les reliefs, et favorise l'accompagnement au détriment des voix, car la balance technique entre les deux ne redresse pas ce défaut (la prise de son ne s'est pas effectuée en studio, mais à la chapelle de Trévidy, à Morlaix, dans des conditions de concert, en avril 2002).

De sorte qu'on ne comprend pas toujours le texte. Quand on le perçoit bien, l'accent est satisfaisant, ce qui est plutôt rare chez des débutants !

Musique

En résumé, s'il faut améliorer quelques points, c'est le travail sur la voix elle-même et l'équilibre/balance plus en faveur de celle-ci.

L'attaque *Aire de mujer* est vive et forte, révèle beaucoup d'humour, même si le rythme en est un peu vif par moments.

La deuxième morceau enchaîne *Notches...* et *La Serena* en une exécution originale, bien exploitée, imaginative. Les voix sont justes, la musique est respectée et l'accompagnement entraînant. Une réussite !

Los kaminos de Sirkidji est exécutée trop au détriment de la voix : ce texte peut presque être dit, voire chanté *a capella* avec un très faible soutien instrumental. Le retour sur *Hanina* et l'accélération sont pleins de fantaisie.

Le violon est très bien venu dans la suivante où l'on entend mieux les paroles et profite pleinement de la qualité vocale.

La berceuse *A la nana, a la buba* est bien chantée dans l'esprit, avec une basse continue très bienvenue, le tout un peu bruyant vers la fin: ne réveillez pas l'enfant s'il vous plaît ! Belle chute.

L'introduction de *Ya viene el kativo* est très originale : la mélodie chantée en duo est une réussite, même *a capella*, mais l'accompagnement est beaucoup trop fort !

Enfin, dans *Hija² mia mi kerida*, l'accompagnement est un peu en retrait.

La dernière chanson est la très connue *La rosa enflorcesce*.

Pour être classique à une ou deux chansons près (*Al pasar por Kasablanka* nous était totalement inconnue !) le répertoire est bien choisi, surtout pour les concerts d'initiation d'un public peu averti. Encourageons ce groupe à persévérer et attendons avec intérêt son second enregistrement.

Marc Amouyal

KANSYONERO SEFARDI³

Plusieurs écoutes ont été nécessaires pour se former une opinion sur ce disque assez contrasté.

En effet, quelques points forts sont balancés par quelques... anomalies.

Parmi les premiers, indiscutablement une bonne prononciation de la langue, un bon travail de réglage et de mise au point, un rythme sans défaut, trop régulier même.

Ce qu'on peut qualifier d'"anomalies" résiderait, sauf deux ou trois exceptions (n° 9) dans le poids trop prégnant de l'accompagnement, et son uniformité ne se pliant pas aux besoins du

texte avec souvent des réminiscences de musique sud-américaine dont la présence ici ne s'impose pas. Dans certains morceaux de la fin, le poids de la batterie devient mécanique, quasi "techno", écrasant. Tout se passe comme si le rythme quasi constant de l'accompagnement était la donnée de base et le chant un épiphénomène, alors qu'au contraire la voix est belle et demande à être mieux mise en valeur !

Prenons des exemples.

La troisième, *Adiyo kerida*, une des plus classiques du répertoire apporte ici (après un départ un peu incertain) beaucoup de fantaisie mélodique bienvenue, mais plus de professionnalisme que d'émotion - qu'on ne sent pas percer - et de génie propre.

La quatrième, *Porke yorash...* heureusement introduite *a capella* se poursuit en instrumental sur rythme sud-américain à la percussion, un peu monotone.

La huitième, *Arvolikos* met en valeur la beauté de la voix de Marc Amouyal, mais l'accompagnement est lancinant, sans fantaisie.

La suivante, *Une pastora* est l'une des meilleures, par le violon bienvenu, et le rythme ternaire qui apporte un peu d'air dans la mécanique trop bien réglée, un peu de nuance et de douceur.

La onzième *Los bilbilikos*, grande classique est ici bien interprétée, alors que la douzième, aussi classique, *Kuando el rey Nimrod* l'est beaucoup trop rapidement, le rythme rigoureux étant préféré à l'expression du sentiment.

Le livret est bien présenté, avec le texte en judéo-espagnol et en français.

A vous de juger...

KANTES DJUDEO-ESPANYOLES DEL PROJEKTO FOLKLOR DE KOL ISRAEL¹

Il ne s'agit pas ici de la prestation d'un(e) artiste, mais au contraire d'un recueil d'enregistrements "de la première génération" c'est à dire de personnes n'ayant pas étudié, mais chantant spontanément, de mémoire, des chants de leur tradition familiale, entendus à la maison, et retenus.

Ce fut l'une des premières réalisations de la section judéo-espagnole de Kol Israël lorsque Moshe Shaul en prit la responsabilité : enregistrer des versions spontanées. La quantité recueillie dans la cadre du "Projet Folklore" dépasse 3000, et ce présent disque en a retenu 29 pour telle ou telle de leurs qualités.

Les chansons interprétées ici peuvent servir par la suite aux amateurs et professionnels de vivier dans lequel puiser des œuvres moins connues que celles habituellement entendues.

C'est de l'art brut, non décanté. Ces prestations - mais il n'est pas juste de les appeler ainsi - sont évidemment inégales sous l'angle artistique, mais l'implication personnelle des interprètes se sent. Il est curieux de constater que les hommes sont quasi aussi nombreux que les femmes (dans

ce disque, mais cela peut procéder d'un choix assumé !) alors que la transmission spontanée et parfois séculaire de ces chants est passée par les femmes !

Sauf Berta Aguado, que nous avons entendue en concert à Jérusalem puis à Paris, où elle obtint un beau succès (en compagnie de Dora Gerassi) les autres nous sont inconnus. Mais l'on se prend à penser que Kobi Zarko par exemple aurait pu mener une carrière de professionnel. De même pour Avraham Altarats ou Palomba Aroh.

La vingtième interprétation est la cumulative et très réussie *Ansina dize la muestra novia*, bien enlevée, s'accéléralant vers la fin.

La vingt-quatrième *Estas mezas tan ermozas* est la seule accompagnée d'instruments, par des membres du club bulgare Tiferet.

Le maintien de cette culture judéo-espagnole passe d'abord par le recueil de la tradition. C'est le matériau de base pour assurer une honnête et fidèle continuité.

Le présent disque assure bien cette fonction. Le livret offre évidemment tous les textes dans leur langue.

ES RAZON DE ALABAR² UNA APROXIMACIÓN A LA MUSICA TRADICIONAL SEFARDÍ

Cette "approche de la musique traditionnelle sépharade" est très mystérieuse, on va voir pourquoi, mais dans la lignée du disque précédent.

Il s'agit de 36 extraits courts (entre une demie et quatre minutes chacun) de chants souvent du folklore sépharade - mais semble-t-il aussi d'un folklore espagnol - interprétés presque toujours *a capella* dans le style du disque précédent c'est à dire dans la tradition familiale.

L'insolite est que le livret ne porte que le nom du chant et sa durée, à l'exclusion de toute indication sur la provenance, la circonstance du recueil, le nom des interprètes etc.

PRIÈRES POUR LA VEILLE DU SHABAT³

Ce disque nous parvient avec un livret réduit à la photo des trois chantres et au nom des 26 prières chantées dont les titres sont écrits en judéo-espagnol (graphie turque) en serbo-croate (écriture croate) et en hébreu (+ hébreu en écriture latine)...

Peu de chose pour s'orienter ! C'est probablement une édition de Sarajevo ou Zagreb financièrement aidée par le JOINT. Elle se distingue plus par la prononciation sépharade des prières que par les qualités artistiques des chanteurs que nous ne sommes pas à même d'apprécier.

Pour les deux pages "Musique", Jean Carasso

¹ Il s'agit d'une récente réédition en CD d'une cassette que Kol Israël avait produite il y a une dizaine d'années. SEFARAD POBox 8175 Jérusalem 91080 Israël Fax 972 25 79 03 86. judeospa@trendline.co.il

² Communauté de Madrid, département "Education et culture".

³ Yechiel Bar Chaim, du JOINT nous a offert ce disque au printemps 2002, sans aucune indication de provenance ni de date. Les chantres sont : Yishmael Asher, Yitshak Asiel et Yitshak Papo.

Kozas i otras de Sefarad

Congrès Judéo-espagnol/ladino Langue et Culture

Les 17 et 18 juin 2002 au siège de l'UNESCO à Paris

Quelques remarques d'ordre pratique après l'achèvement de ce Congrès :

Parmi les résolutions adoptées en fin des travaux figurent des projets déjà en prévision, voire en cours chez des intervenants au Congrès ou chez d'autres personnes.

La bourse qui nous a été confiée par le

Fonds Emilia Valori pour la Sauvegarde des Traditions

est destinée à faciliter des initiatives dans le cadre des résolutions adoptées.

Faites nous donc part de projets précis, bien définis, en cours de réalisation ou suffisamment structurés.

L'ensemble des deux journées a été intégralement enregistré en cassettes audio, et partiellement en cassette vidéo.

CONCERTS

■ **Sandra Bessis "Otras Kantigas"**

Samedi 14 septembre à 21 h

Au théâtre Jean Vilar de Vitry/Seine

1 place du Théâtre

Tél. 01 55 53 10 70

Vendredi 29 novembre à 20 h 30

Dans le cadre du Festival

"Planètes musiques 2002",

à la Maroquinerie

23 rue Boyer - 75020 Paris

Tél. 01 40 33 30 60

ENSEIGNEMENT

■ **Les cours à Tolède**

Comme chaque année, le cours d'été sur le campus de Tolède aura lieu du 2 au 5 septembre et portera sur

Cultura Hispanojudía y sefardí XII,

avec nombre de conférenciers prestigieux.

Renseignements au secrétariat :

c/Samuel Lévi, 45002 Tolède

Tél. 34 925 22 36 65 - Fax 34 925 21 58 31

transito@mail.ddnet.es

amigos@mail.ddnet.es

Ce numéro, tiré à 3 875 exemplaires, a été composé par Jean Carasso qui en a assuré la mise en pages avec l'aide de Sabine Locoge sur une maquette de Paul Bertrand. Le fichier de La Lettre Sépharade est inscrit sous le n° 608403 à la CNIL (Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés). La présente édition est imprimée sur du papier Alsaprint 60 grammes 100 % recyclé, sans chlore.

Aqui estamos

Association des Amis de La Lettre Sépharade

Reprise des activités

■ **Réunions amicales**

au Cercle Bernard Lazare

10 rue Saint-Claude - 75003 Paris

les 9 octobre et 6 novembre à 18 h 30.

■ **La fête de Hanoucca** est en préparation.

Nous vous informerons ultérieurement sur le lieu et la date de cette manifestation.

La Lettre **Sépharade**

ÉDITION FRANÇAISE

Jean Carasso - F 84220 - Gordes

Fax 04 90 72 38 39

LETTRE.SEPHARADE@wanadoo.fr

ÉDITION AMÉRICAINE

La Lettre Sépharade P.O.Box 2450

Kensington MD 20891 USA

Fax (1) 301 530 14 61

lettresepharade@earthlink.net